

Une sélection des plus belles histoires de Noël pour enfants

RACONTE-MOI

des histoires de **Noël**



ALP

M-6012-2HS-49 F

HORS-SÉRIE N° 2 SPÉCIAL NOËL
64 PAGES
EXCEPTIONNELLES

345 FB/FL -
16 FS - 8000 L

Une sélection des plus belles histoires de Noël pour enfants

RACONTE-MOI

des histoires de Noël

Les Anges dans nos campagnes p. 1
Un Noël languedocien du XVIII^e siècle

Le Noël de Gobbolino p. 2
Gobbolino, le petit chat de sorcière est enfin devenu chat domestique. Son nouvel ami, le petit cheval de bois, l'invite à passer Noël avec lui. Mais une aventure étrange les attend en chemin...

Minus et le vaisseau spatial p. 8
Minus, le petit satellite, reçoit un message urgent de la part de Mère-Grand, l'ordinateur de la base spatiale. Minus se précipite...

Théo et Isidore fêtent Noël p. 13
La veillée de Noël d'Isidore, le rat d'eau et de Théo, son ami taupe.

Le Père Noël en Australie p. 19
Au moment de partir pour la distribution des cadeaux, le père Noël disparaît ! Où a-t-il bien pu passer ?

Le Bon Roi Wenceslas p. 24
Un conte traditionnel anglais, suivi d'un poème, adapté pour « Raconte-moi des histoires » par Marie Tenaille, où l'on retrouve toute l'émotion qui imprègne la nuit de Noël.

Henri Vatapari et son chat p. 29
Un amusant conte folklorique dont le héros est un jeune garçon orphelin

qui part à Paris pour y faire fortune. En chemin, il rencontre un chat et s'en fait un ami.

Le Conte du petit sapin p. 36
L'histoire d'un petit sapin qui devient sapin de Noël...

Le Gâteau des fées p. 40
Les fées ont enlevé Lucie pour qu'elle leur prépare le plus beau gâteau qu'elle ait jamais fait. Après, elles la changeront en arbre... Lucie sera-t-elle plus maligne que les fées ?

Grogre et le nador géant p. 44
Pour tenter de guérir les habitants du village des ogres rouges qui sont tous malades, Grogre, le petit ogre, se retrouve entraîné dans une nouvelle aventure avec Zagon, son ami le dragon.

Cantique de Noël p. 48
L'auteur d'« Oliver Twist » et de « David Copperfield » a écrit un grand nombre de contes de Noël. Celui-ci est l'un des plus célèbres et des plus émouvants.

Il est né le divin enfant p. 56
Un de nos plus célèbres Noël chanté depuis le XVIII^e siècle.



Auteurs et illustrateurs :

Les Anges dans... : Richard Hook
Gobbolino... : © Ursula Moray Williams 1984 / Francis Philipps
Minus... : Anth Ginny / Malcolm Livingstone
Théo et Isidore... : Kenneth Grahame / Richard Hook
Le Père Noël en... : Tony Ross
Le Bon Roi Wenceslas : Alice Peebles / Peter Dennis
Henri Vatapari : Claire Mumford
Le Conte du petit sapin : Korky Paul
Le Gâteau des fées : John Lupton
Grogre... : © Kevin Carias 1984 / Peter Dennis
Cantique de Noël : Francis Philipps
Il est né le divin enfant : Peter Dennis

RACONTE-MOI DES HISTOIRES

EDITEUR :

ALP & Cie :
26, rue des Carmes, 75005 Paris.
Fondateur : Armand Beressi.
Directrice du marketing :
Frédérique Janssen
Adjoint : Georges Bensoussan
Directrice de l'édition :
Dominique Aubert.
Directrice technique :
Monique Muller.
Service de vente aux dépositaires :
Edi 7, © 1984 by Marshall Cavendish
© 1984 by ALP.
Distribué par les N.M.P.P.
Dépôt légal : novembre 1984.
I.S.B.N. : 2-7365-0005-9.

LE FASCICULE

Directrice de la publication :
Frédérique Janssen.
Rédactrice en chef :
Catherine Picard.
Secrétaire de rédaction :
Catherine Schram.
Maquette : Hélène Caumont.
Technique : Jacky Requet.
Adaptations et traductions :
Jeanne Bouniort, Yasmine Haddad,
Marie Tenaille.

LA CASSETTE

Production : TRALALA
Enregistrement et réalisation :
Didier Brun et Jean-Louis Delaunay.

Imprimé en Italie



**Quand tu écouteras la cassette,
fais bien attention
à la clochette...
Dès que tu l'entendras,
il faudra tourner la page !**



LES ANGES DANS NOS CAMPAGNES



Ils annoncent la naissance
Du libérateur d'Israël
Et tous pleins de reconnaissance
Chantent en ce jour solennel :

*Gloria in excelsis Deo !
Gloria in excelsis Deo !*

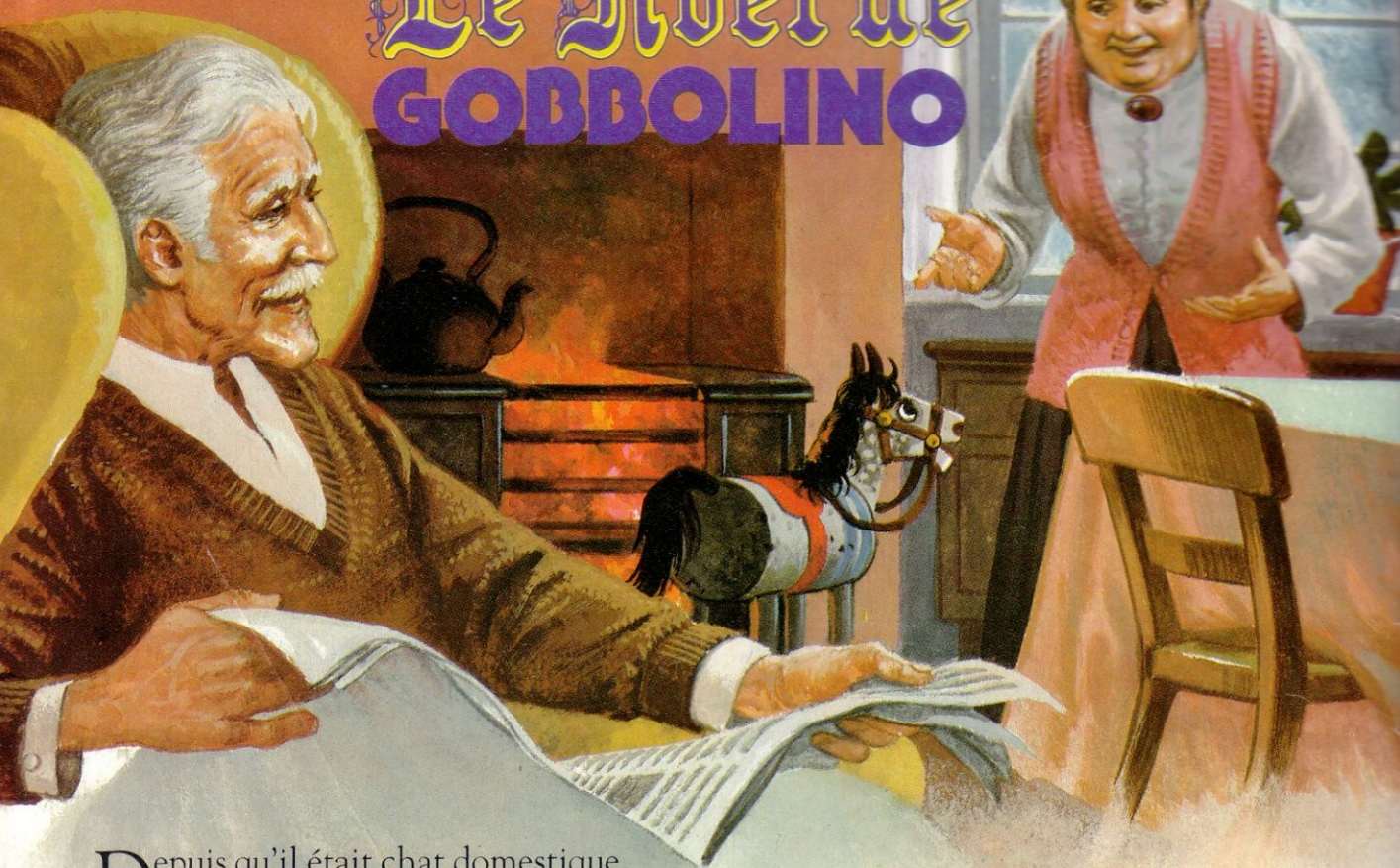


Les anges dans nos campagnes
Ont entonné l'hymne des cieux
Et l'écho de nos montagnes
Redit ce chant mélodieux :

*Gloria in excelsis Deo !
Gloria in excelsis Deo !*



Le Noël de GOBBOLINO



Depuis qu'il était chat domestique, Gobbolino, le petit chat qui ne voulait pas devenir chat de sorcière, était très heureux. Sa sœur Sorcika lui manquait parfois un peu, mais il aimait beaucoup les enfants de la ferme.

Il était aussi devenu l'ami d'un petit cheval de bois qui habitait chez l'oncle et la tante de ses amis, de l'autre côté de la forêt.

Ce jour-là, c'était la veille de Noël, le petit cheval de bois demanda à l'oncle Pierre :

« Est-ce que je peux inviter Gobbolino à passer Noël avec nous ?

— Bien sûr », répondit l'oncle.

Et sa femme ajouta :

« J'ai déjà tout préparé et il y a assez de bonnes choses pour nous régaler tous ! Mais qui va le prévenir ?

— Moi, dit le petit cheval. J'irai le chercher et s'il se met à neiger, je le porterai sur mon dos.

— Bien, dit l'oncle Pierre, mais tu devrais te mettre en route tout de suite, parce que c'est ce soir, Noël ! »

Le petit cheval de bois partit à travers la forêt. Ses roues de bois creusaient des sillons dans la neige, et son petit cœur battait très vite. Bientôt, il se mit à neiger à gros flocons.

Quand il arriva à la ferme de Gobbolino, sa crinière et sa queue étaient toutes mouillées par la neige fondue.

C'est la fermière qui lui ouvrit.

« C'est gentil d'être venu chercher Gobbolino, dit-elle. Mais vous n'aurez pas peur tous les deux ? La nuit tombe très tôt en ce moment.

— Je galope vite et je peux porter Gobbolino sur mon dos ! annonça fièrement le petit cheval de bois.

— Eh bien, c'est d'accord. Mon mari et les enfants iront le rechercher demain matin. Soyez prudents ! »

Les deux amis étaient si contents de se revoir ! Chemin faisant, ils bavardaient et riaient, sans se rendre compte qu'ils avançaient de plus en plus lentement.

Gobbolino racontait les derniers jeux inventés par les enfants de la ferme, quand soudain, il sursauta si brusquement qu'il griffa le petit cheval de bois.



« Qu'est-ce que c'est ?
Qu'est-ce qui fait ce bruit ?

— Tu me fais mal avec tes griffes, gémit le petit cheval de bois. Il n'y a pas de quoi avoir peur, c'est le bruit de mes roues dans la neige !





— Non, non, quelqu'un nous suit ! J'entends des voix derrière nous, cria Gobbolino. Va plus vite ! »

Alors, le petit cheval de bois entendit lui aussi d'étranges petits bruits, quelque part derrière eux. Puis il y eut un miaulement.

Bien au chaud dans sa maison, il n'aurait même pas écouté, mais comme la forêt lui semblait sombre et menaçante tout d'un coup ! Le petit cheval se mit à galoper sur ses roues de bois. Quelques instants passèrent. Soudain, Gobbolino se retourna.

« C'est... c'est ma sœur jumelle, Sorcika, fit-il d'une voix étranglée. Elle est avec la sorcière de la montagne des Tempêtes. Dépêche-toi, elles vont nous rattraper ! Mais dépêche-toi ! Veux-tu que je coure à côté de toi ? »

— Je ne peux pas aller plus vite, répondit le petit cheval. Et puis ça ne sert à rien. Nous allons aussi vite comme cela. D'ailleurs, elles pourront toujours nous rattraper, si elles le veulent, avec leurs balais magiques. »

A présent, les cris semblaient s'éloigner. Les deux amis commençaient à se sentir un peu plus rassurés, quand, crac ! une roue du petit cheval de bois se détacha et roula sous un buisson.

« Continue ! Ne t'arrête pas ! » cria Gobbolino.

Le petit cheval de bois continua bravement, mais il ne pouvait pas aller aussi vite avec trois roues seulement.

Et... catastrophe ! Cinq cents mètres plus loin, une autre roue se détacha, juste au moment où les cris semblaient se rapprocher à nouveau.



Gobbolino sauta à terre et se mit à courir à côté de son ami, qui galopait sur deux roues en ralentissant de plus en plus.

A ce moment-là, une autre roue se fendit en deux. Des cris de victoire rétentirent derrière les deux amis. Sorcika et la sorcière gagnaient du terrain...

La dernière roue se brisa. Le petit cheval de bois fit encore quelques pas en traînant les pattes dans la neige, mais déjà on les rattrapait.

Gobbolino ne s'était pas trompé. C'étaient bien Sorcika et sa maîtresse, la sorcière de la montagne des Tempêtes.

Gobbolino sortit ses griffes et montra les dents. Le petit cheval de bois lui aussi était prêt à se défendre farouchement.

Quelle ne fut pas leur surprise quand ils s'aperçurent que Sorcika et la sorcière pleuraient de joie !

Sorcika frotta affectueusement son museau contre celui de Gobbolino.

« Enfin, soupira-t-elle. Nous t'avons enfin retrouvé, petit frère ! »



La sorcière caressa Gobbolino et le petit cheval de bois, en murmurant :

« Ça me fait vraiment plaisir de vous avoir rejoints. »

Alors, Sorcika expliqua à son frère :

« Tu comprends, nous avons fait tout ce chemin pour vous souhaiter un joyeux Noël.

La nuit de Noël, pas de méchanceté, pas de sorcellerie, d'ailleurs,

ma maîtresse n'a pas jeté un seul mauvais sort depuis un an, et moi aussi, je suis devenue très gentille. La plus gentille petite chatte du monde, peut-être même plus gentille que toi, petit frère ! »

Soulagés, Gobbolino et le petit cheval de bois emmenèrent Sorcika et la sorcière chez leurs amis.

L'oncle Pierre et sa femme firent un accueil chaleureux aux trois invités.

Après un somptueux réveillon, les six amis s'assirent près de la cheminée pour chanter des chansons de Noël et ouvrir des cadeaux.

Le petit cheval de bois se serra contre son ami Gobbolino.

L'oncle Pierre lui avait refait quatre roues flambant neuves, et quatre roues de secours.

Il rayonnait de bonheur !



Il s'était même habitué à la sorcière.
Après tout, ce n'était qu'une vieille
femme qui n'avait pas l'air très méchante.

Quant à Sorcika, elle était devenue
toute mignonne et potelée.

« C'est à force de manger des souris
au lieu de jeter des mauvais sorts »,
ronronna-t-elle.

Le lendemain matin, le fermier et ses

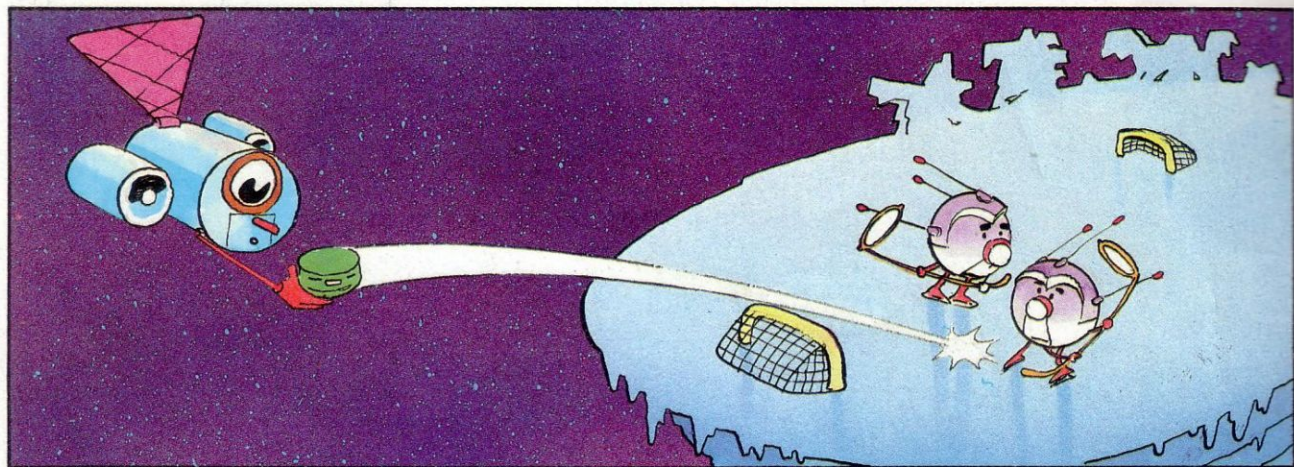
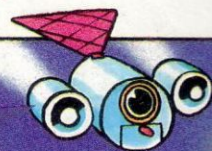
enfants vinrent chercher Gobbolino,
comme convenu.

Au moment de se séparer,
Gobbolino et le petit cheval de bois
échangèrent un sourire, sans dire un mot.
Tous deux pensaient que Noël était
vraiment une fête merveilleuse, pour avoir
permis à un chat domestique et à une
petite chatte de sorcière de se retrouver !



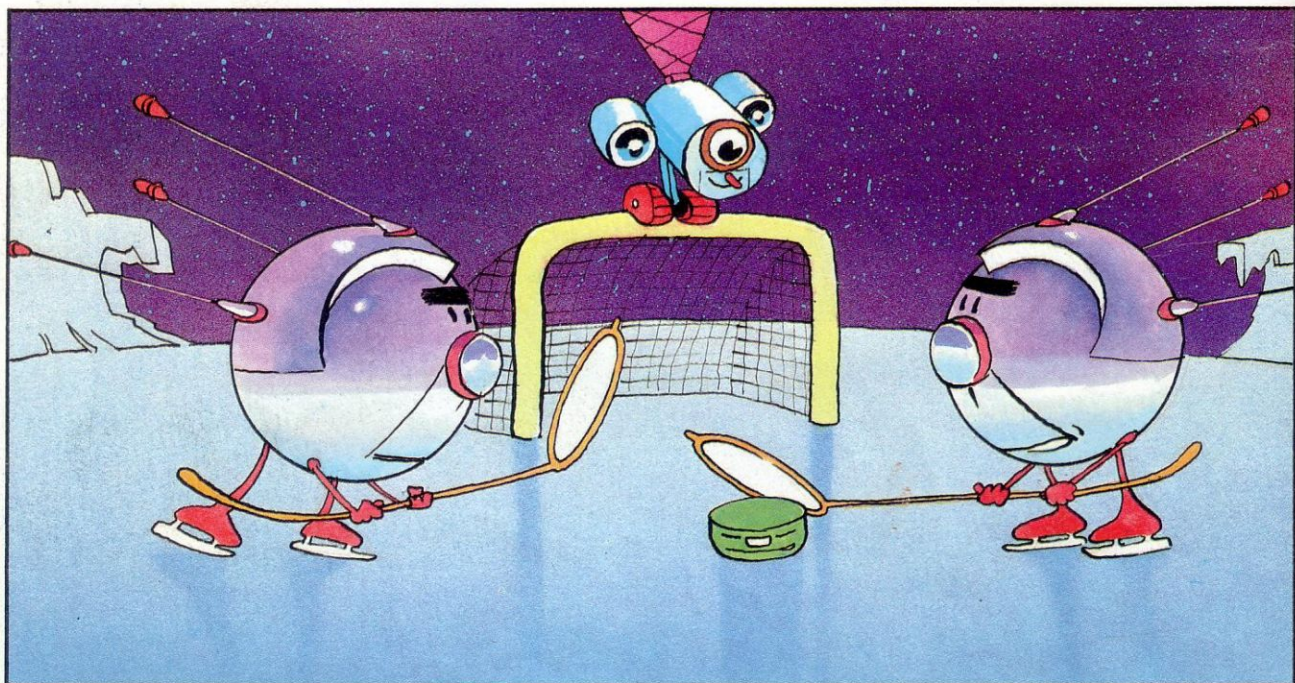
MINUS

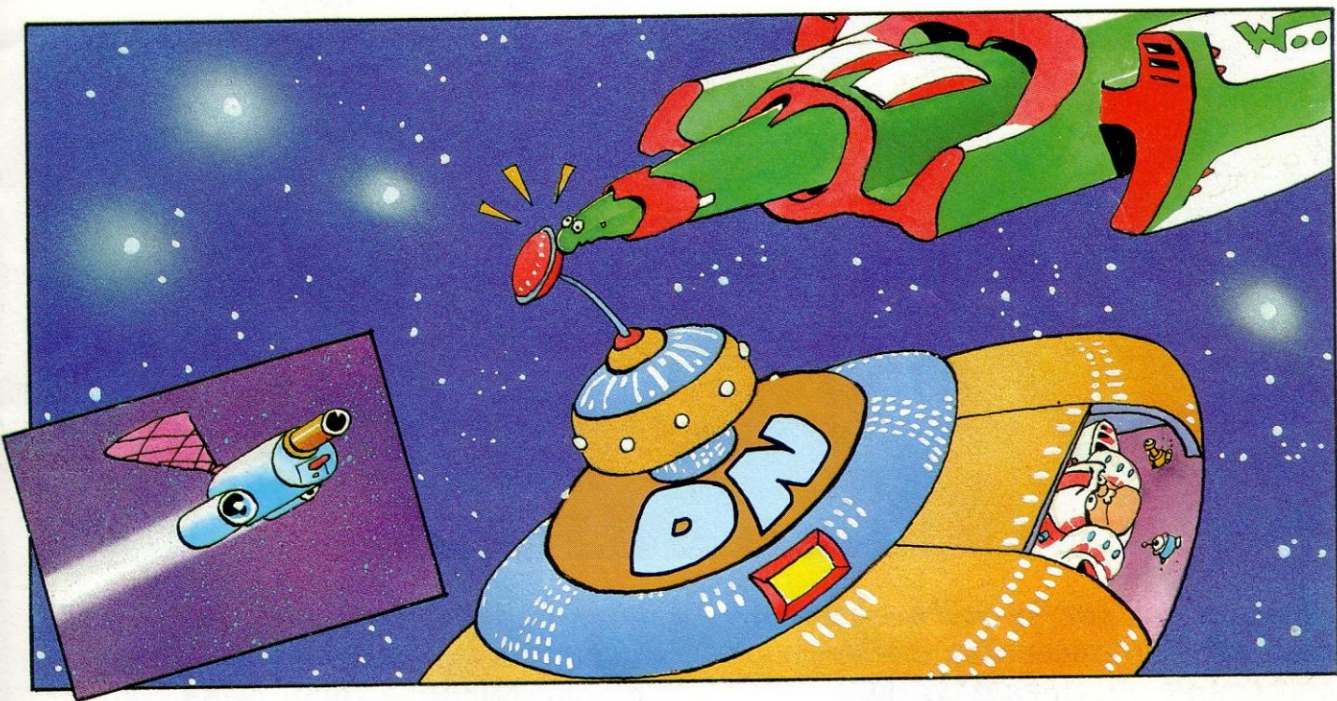
et le vaisseau spatial



Minus, le satellite, vit sur la station spatiale de Deneb avec ses amis vaisseaux spatiaux et robots et avec Mère-Grand, l'ordinateur. Ce jour-là, il survole l'astéroïde de Glace, quand il voit un petit disque métallique. Minus l'attrape avec son bras articulé, mais le disque se met aussitôt à parler : « Hé ! Laisse-moi partir ! »

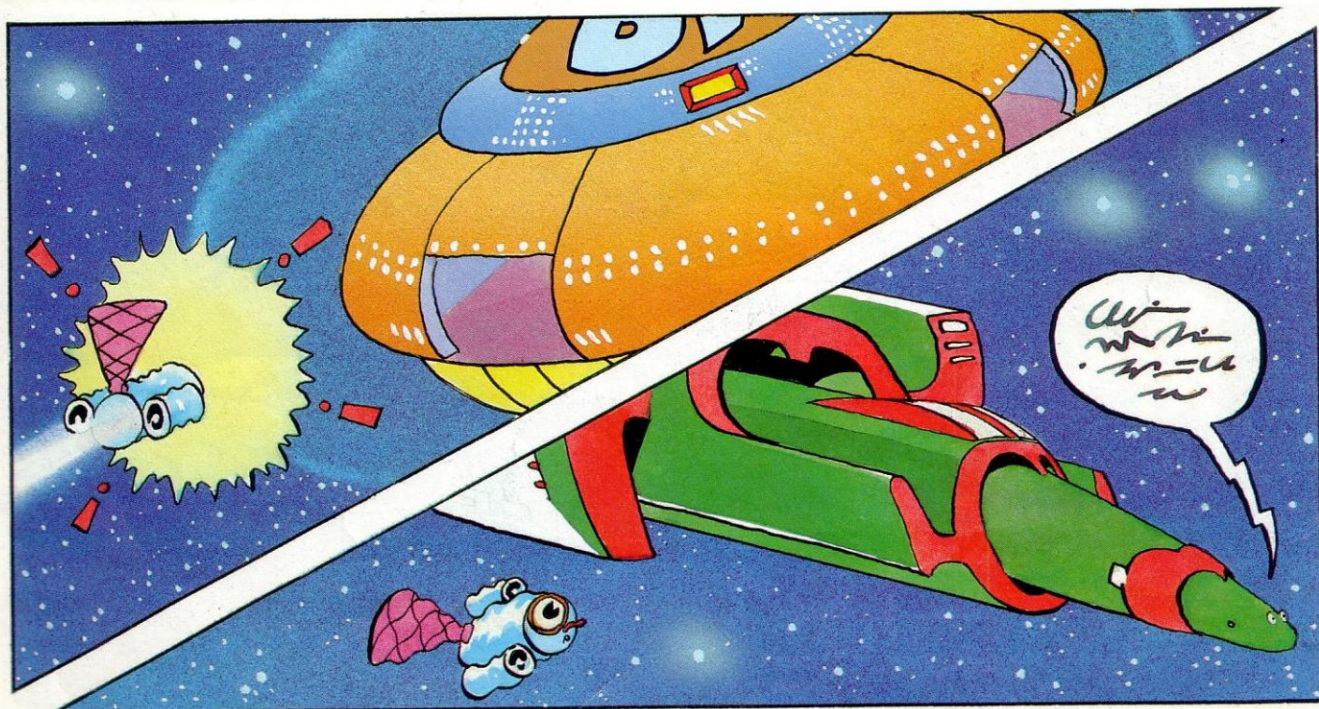
« Dis-moi d'abord qui tu es, dit Minus. — Je suis Zip, le palet robot et je parle toutes les langues de l'espace. » Minus se pose sur l'astéroïde. Youri et Nikita, les spoutniks jumeaux sont là. Ils tiennent de drôles d'objets en verre et en métal. « Salut les jumeaux ! Que faites-vous avec ça ? — Nous les avons trouvé et nous jouons au hockey avec. »

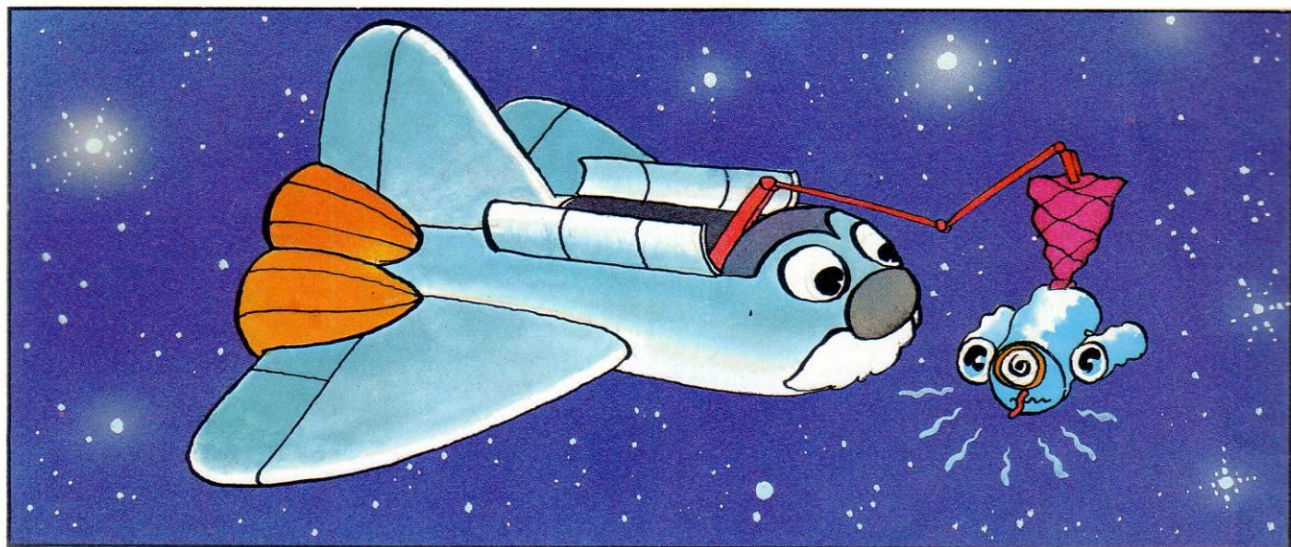




Un appel radio les interrompt; c'est Mère-Grand, l'ordinateur de la base spatiale. « Mère-Grand à Minus, Mère-Grand à Minus, urgence, rallie imm... » « Le message a été interrompu ! s'étonne Minus. Je dois aller voir ce qui se passe à la station. A bientôt les jumeaux. » Sur Deneb, c'est l'alerte. Un vaisseau tourne autour de la base.

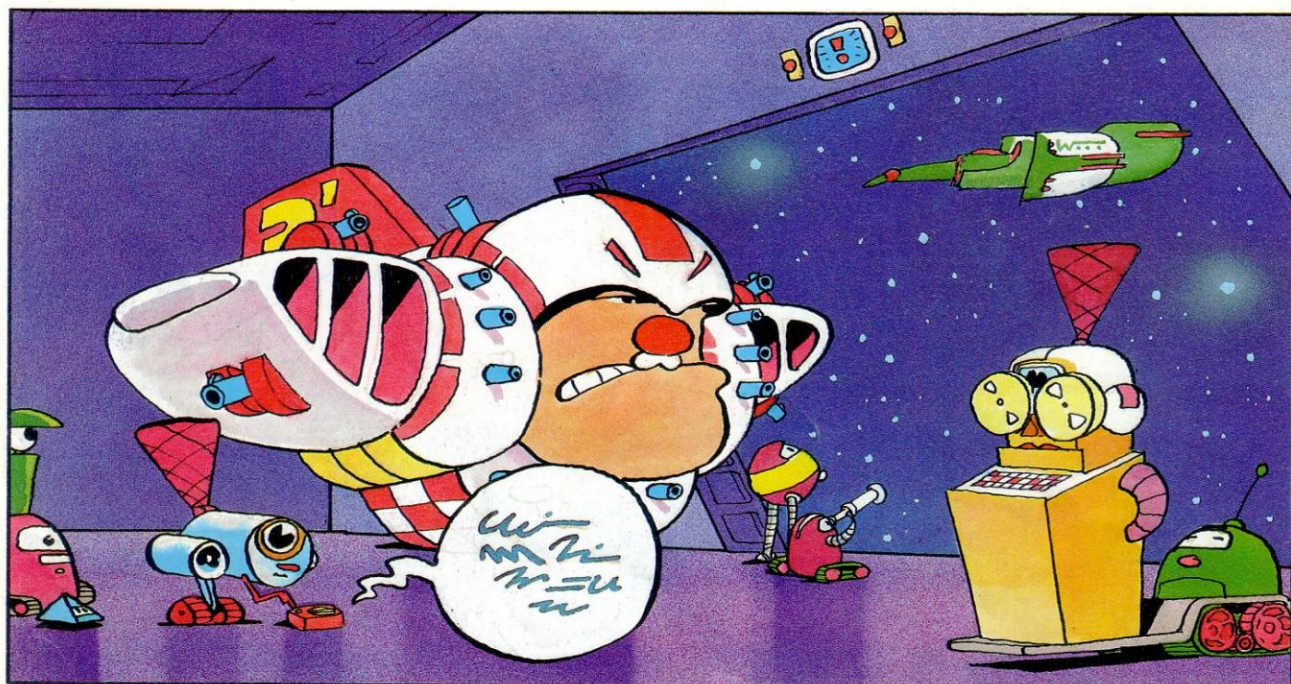
« Deneb est attaquée, vite ! » se dit Minus en poussant à fond son moteur. Mais, BANG ! une violente secousse l'arrête net, et ses phares s'éteignent. « Je suis touché ! » crie Minus. L'énorme vaisseau s'approche. Va-t-il attaquer ? Le moteur de Minus refuse toujours de démarrer... Mais non, il se contente d'émettre des sons bizarres et incompréhensibles.

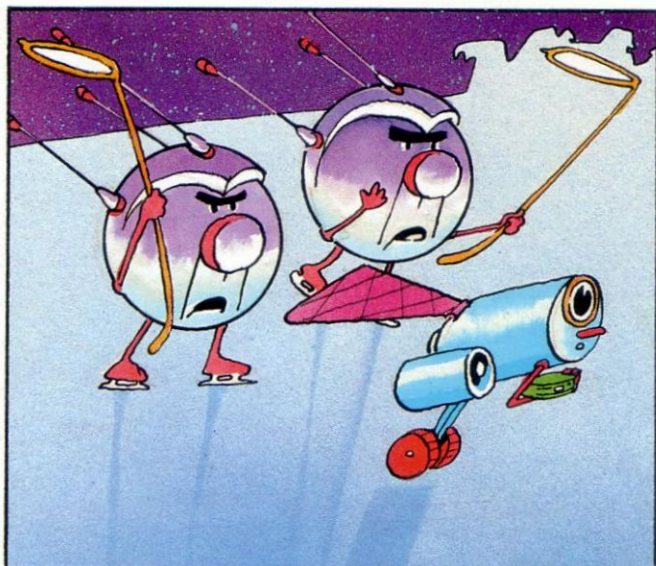
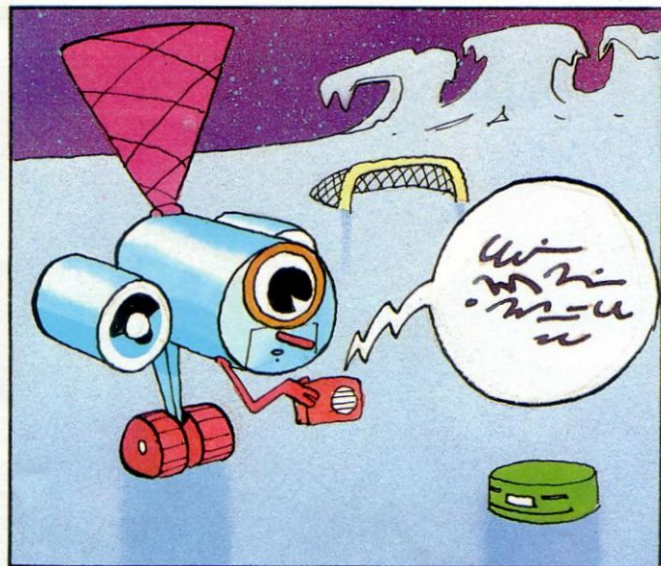




Heureusement, Zek, la vieille navette arrive. « Je suis touché, Zek ! — Mais non, tu as été pris dans la barrière magnétique de la base. Mère-Grand voulait te prévenir, mais la radio est tombée en panne. » Zek soulève Minus avec son bras magnétique et le ramène à Deneb. Une fois réparé par les robots docteurs, Minus se rend auprès de Mère-Grand. Le croiseur brigadier est avec elle. « Laissez-moi le mettre en

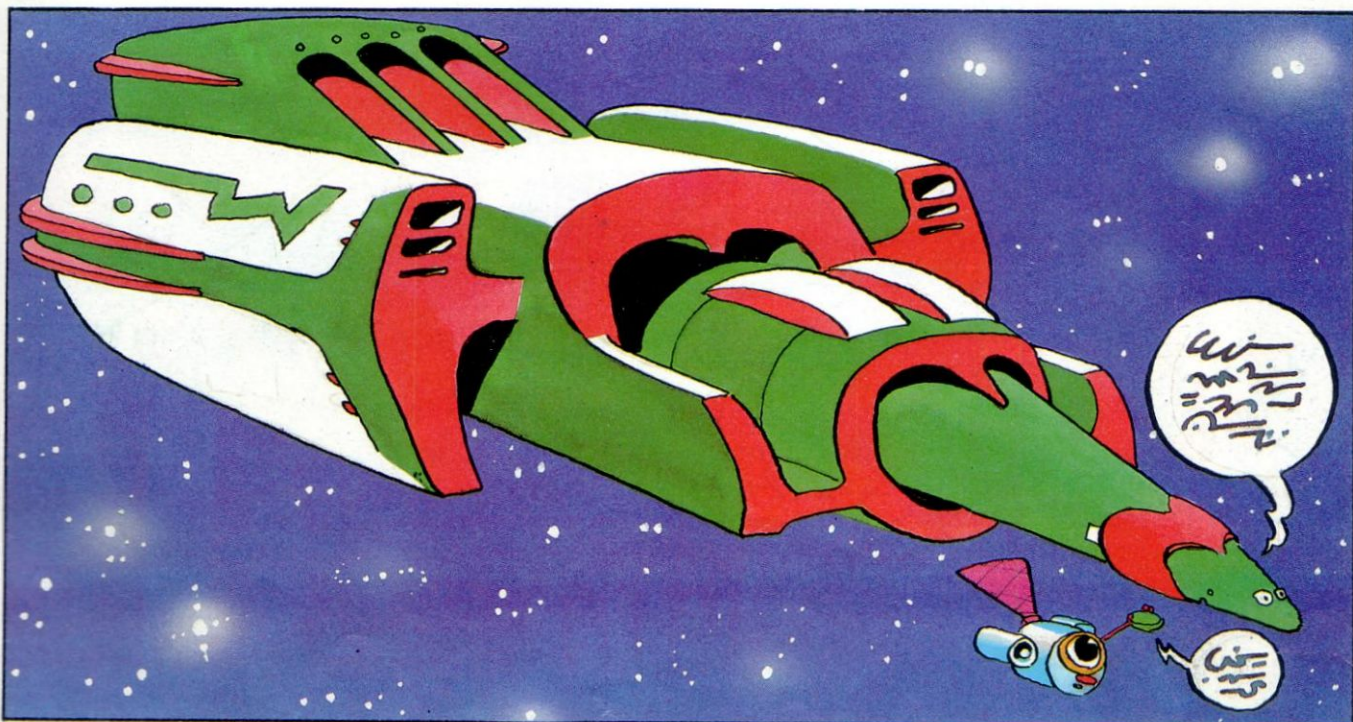
pièces ! hurle-t-il. Il a heurté un de nos bus spatiaux, cogné notre antenne radio et attaqué Minus... — Non, brigadier, répond l'ordinateur. Il n'a pas tiré un seul coup de feu, nous devons comprendre ce qu'il fait ici. — Écoutez, dit enfin Minus, j'ai enregistré sa voix : *Nigoutoum jivoa, nimaloum nimaloum, papardonoum...* — Je n'ai pas cette langue en mémoire, dit Mère-Grand. — Je sais qui pourra nous aider », dit Minus en pensant à Zip.

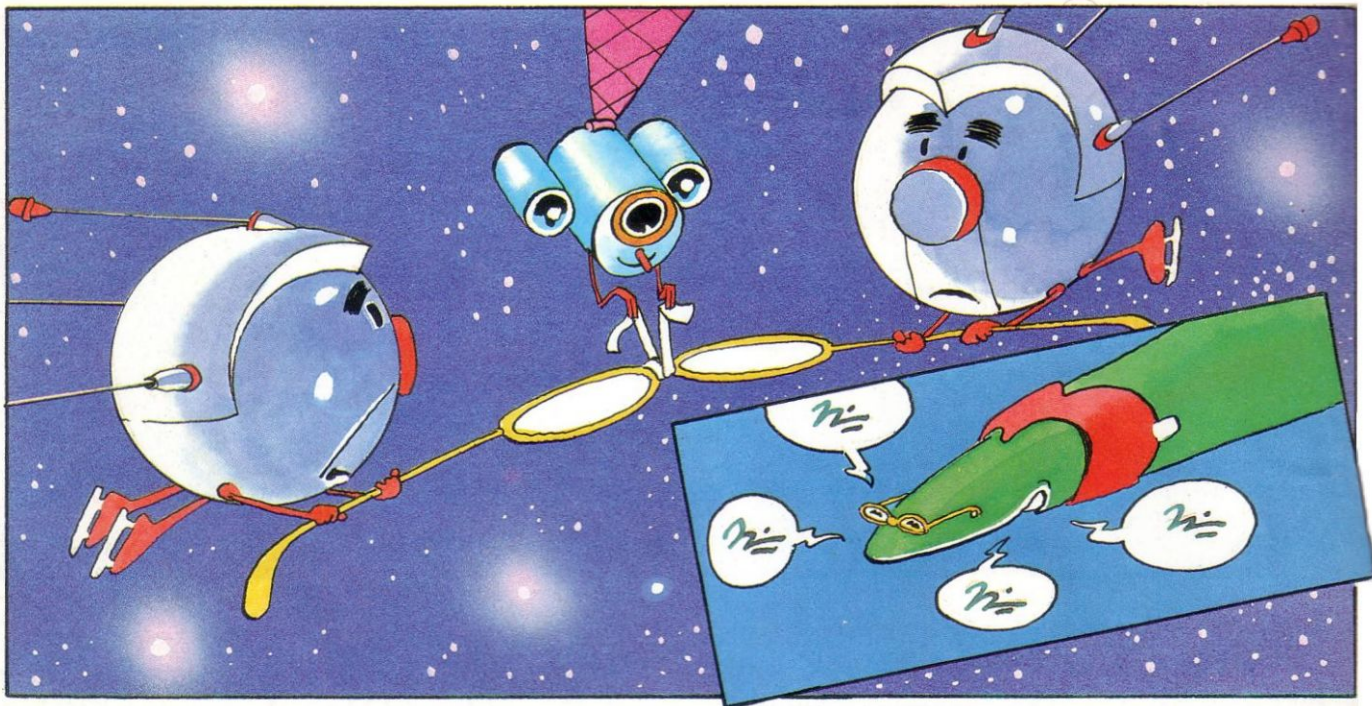




Aussitôt, Minus se dépêche de retourner à l'astéroïde de Glace où il interrompt la partie et fait écouter l'enregistrement à Zip, au grand désespoir des jumeaux. « C'est de l'espagnol, affirme Zip. Ce n'est pas clair, mais il n'a pas l'air de vouloir détruire notre station. — Viens avec moi, Zip, demande Minus, tu tradiras ce qu'il veut nous dire. — Oh! Non, s'écrie Nikita. Notre match n'est pas fini, tu dois rester. »

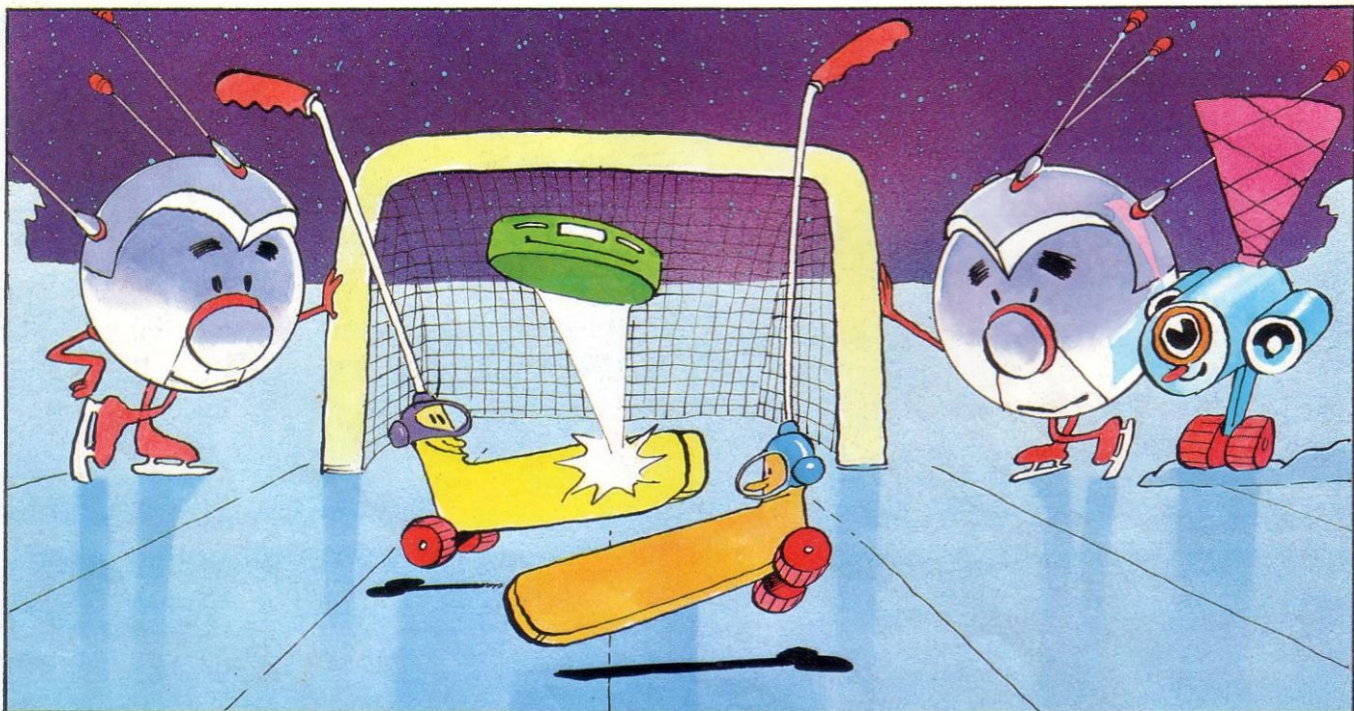
« Tu iras la semaine prochaine ! ajoute Youri. — Excusez-moi, les jumeaux, mais c'est urgent. » Et Minus s'envole avec le palet. « Vite! Suivons-le », crie Youri. Minus et Zip s'approchent du vaisseau étranger. Zip s'adresse à lui, puis traduit ce qu'il a compris : « Il a perdu ses lunettes, elles ont été cassées par un météorite. Il s'excuse pour les ennuis qu'il vous a causés, mais il est myope et il n'y voit vraiment plus rien... »





Les jumeaux rejoignent enfin Minus mais, à leur grande surprise, il s'empare de leurs deux crosses et les assemble. Ce sont les lunettes que le vaisseau avait perdues ! Le vaisseau les remercie tous avec effusion et s'en retourne chez lui, pendant que les jumeaux, tout tristes, rejoignent avec Zip l'astéroïde de Glace. Plus moyen de jouer !

Mais une semaine plus tard, Minus reçoit un colis pour les jumeaux de la part du vaisseau... Ce sont deux crosses de hockey ! « Nous sommes Bat et Pat, les crosses robots », disent-elles en entamant une partie sous le regard des jumeaux. « Elles jouent à notre place ! dit Nikita. — Mais non, répond Minus, c'est vous qu'elles attendent pour jouer ! »



THÉO ET ISIDORE fêtent Noël

C'était le soir de Noël. Isidore le rat d'eau et son ami taupe que l'on appelait Théodore ou Théo rentraient après une longue journée de chasse. En fait, ils rentraient chez Isidore qui hébergeait Théo depuis qu'ils étaient devenus amis, au printemps dernier.

Tous deux étaient bien fatigués et marchaient en silence, rêvant à la longue soirée de Noël et au bon dîner qui les attendait. Isidore allait devant et ne remarqua pas tout de suite que Théo s'était

arrêté, le nez attiré par une odeur qu'il aurait reconnue entre toutes.

C'était celle de sa maison, de sa bonne vieille maison ! Il l'avait presque oubliée depuis sa rencontre avec Isidore ! Mais maintenant, sa maison était là, tout près de lui, lui indiquant clairement qu'elle attendait son retour.

« Isidore ! s'écria Théo joyeusement. Reviens ! C'est ma chère vieille maison ; je l'ai sentie ici tout près. Je dois y retourner. Il le faut absolument. »

Mais Isidore était trop loin pour saisir ce que disait son ami.





« Théo, impossible de nous arrêter à cette heure ! répondit-il. La neige va tomber, il est tard et je ne suis pas sûr du chemin. Je t'en prie, viens vite ! »

Et sans même attendre de réponse, il pressa le pas.

Pauvre Théo seul sur le sentier ! Son cœur se déchira et un gros sanglot monta en lui. Mais à aucun moment il n'envisagea d'abandonner Isidore. Les senteurs de sa vieille maison le suppliaient de revenir, mais il s'arracha à leur charme et se remit en route derrière son ami qui ne se doutait de rien.

Au bout de quelque temps, Isidore le rat s'arrêta et lui dit gentiment :

« Écoute, Théo, mon ami. Tu sembles épuisé. Reposons-nous un peu. »

Théo se laissa tomber sur une souche et le sanglot qu'il avait retenu si longtemps au fond de lui-même éclata — puis un autre sanglot suivit et encore un autre. Il pleurait à chaudes larmes ! Isidore était étonné et désolé du chagrin de son ami.

« Que se passe-t-il, Théo ? Ça ne va pas ? »

Théo réussit à répondre entre deux sanglots :





« Je sais... c'est un pauvre logis de rien du tout, rien à voir avec le confort de ton installation au bord de la rivière, mais c'était ma maison à moi. En la sentant soudain sur le chemin, j'ai eu tellement envie d'y retourner ! Quand tu as refusé de faire demi-tour, je me suis senti si triste ! »

Isidore ne dit rien, mais caressa gentiment l'épaule de Théo pour le consoler, puis il déclara avec bonne humeur :

« Eh bien, nous n'avons qu'à revenir sur nos pas et retrouver cette maison, mon cher Théo ! »

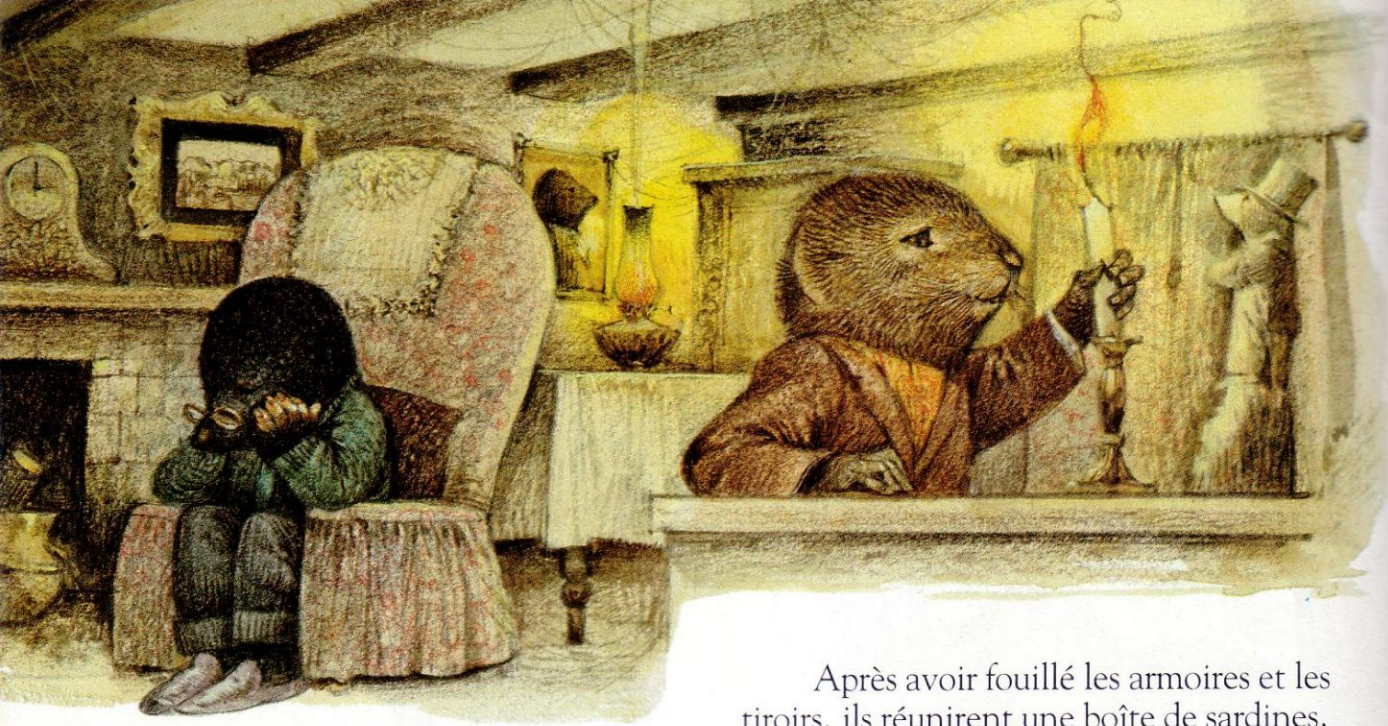
Et il se leva pour rebrousser chemin.

« Reviens, Isidore ! Reviens ! » cria Théo en essayant de le rattraper. Il fait noir, il va neiger... Je n'aurais jamais dû t'en parler ! Quand je pense à ta maison et au souper qui t'attendent !

— Oublie cela ! » dit Isidore en prenant le bras de Théo et en l'entraînant.

Théo s'immobilisa un instant, nez en l'air. L'odeur lui parvenait à nouveau ! Comme en rêve, il traversa un fossé asséché, passa une haie et suivit une trace à travers champs. Soudain, il plongea dans un tunnel. Isidore, toujours sur ses talons, trouva le temps long jusqu'au bout de la galerie. Enfin, il put se relever.

Théo craqua une allumette. Ils virent alors qu'ils se trouvaient face à la petite porte d'entrée de la maison de Théo, comme cela était indiqué au-dessus de la sonnette. Devant la porte, il y avait des quilles, et un bassin avec des poissons rouges. Au centre du bassin s'élevait quelque chose de très joli : une boule de verre posée sur un socle, dans laquelle tout se reflétait déformé.



Les yeux de Théo brillèrent à la vue de ces objets qui lui étaient chers. Il s'empressa de faire entrer Isidore, alluma une lampe et regarda fièrement l'intérieur de sa maison. Mais une épaisse couche de poussière recouvrait tout, et le logis abandonné avait un air lugubre et solitaire. Théo s'effondra sur une chaise, le nez entre les pattes...

« Oh ! Isidore, comment ai-je pu t'entraîner dans ce logis pauvre et glacé alors que tu pourrais être assis devant un bon feu ! »

Mais son ami ne l'écoutait pas. Il courait partout, inspectant chambres et placards, allumant lampes et bougies.

« Quelle parfaite petite maison ! Tout y est si réduit, si bien organisé ! Nous allons y passer une belle nuit ! Avant tout, il nous faut un bon feu. Je m'en occupe. Trouve un chiffon à poussière, Théo, et essaye de nettoyer un peu ! »

Consolé, Théo se redressa et se mit à épousseter et à frotter de tout cœur. Déjà un feu magnifique ronflait dans l'âtre.

« Maintenant, dit Isidore, voyons ce que nous pouvons trouver pour dîner. »

Après avoir fouillé les armoires et les tiroirs, ils réunirent une boîte de sardines, un paquet de biscuits presque plein, une saucisse et quatre bouteilles de bière.

« Un véritable banquet ! s'écria Isidore tout en disposant le couvert. J'en connais qui donneraient cher pour être des nôtres ce soir ! »

Il commençait juste à se servir de l'ouvre-boîte, quand ils entendirent comme des piétinements de petites pattes sur les graviers et le murmure de voix minuscules.





« Maintenant, tous en rang, disait une voix, lève un peu la lanterne, Fred, et ne touchez pas quand je compterai : un, deux, trois ! »

« Ce sont peut-être les souris des champs, dit Théo. Elles viennent chaque année chanter des noëls dans l'espoir de se faire offrir des friandises.

— Allons les voir », dit Isidore en bondissant pour ouvrir la porte.

Il y avait là neuf petites souris, un peu frissonnantes et reniflantes, qui s'essuyaient le nez sur la manche de leur manteau. Puis leurs petites voix aiguës s'élevèrent. Elles chantèrent un noël que leur avaient appris leurs parents. Ensuite elles se turent et se regardèrent timidement, modestes et souriantes.

« Très bien chanté, les enfants ! s'écria Isidore joyeusement. Allons, entrez vous réchauffer près du feu !

— Oui, entrez, souris des champs ! dit Théo. Tout comme autrefois. »

Mais tout à coup, il se sentit à nouveau bien triste...

« Mais nous n'avons rien à leur servir !

— Laisse-moi faire, dit Isidore.

Tiens, toi qui as une lanterne. Dis-moi, trouveras-tu une boutique encore ouverte ?

— Certainement, monsieur ! Surtout ce soir ! répondit la souris poliment.

— Alors, vas-y vite et rapporte nous des noix et du lard et... »





La liste des courses s'allongea, des pièces passèrent de patte en patte. La petite souris sortit vite avec sa lanterne.

Les autres, bien rangées sur le canapé, se réchauffant près du feu, répondirent à Théo qui leur demandait les noms de leurs frères et sœurs, trop jeunes pour aller chanter des noëls dehors.

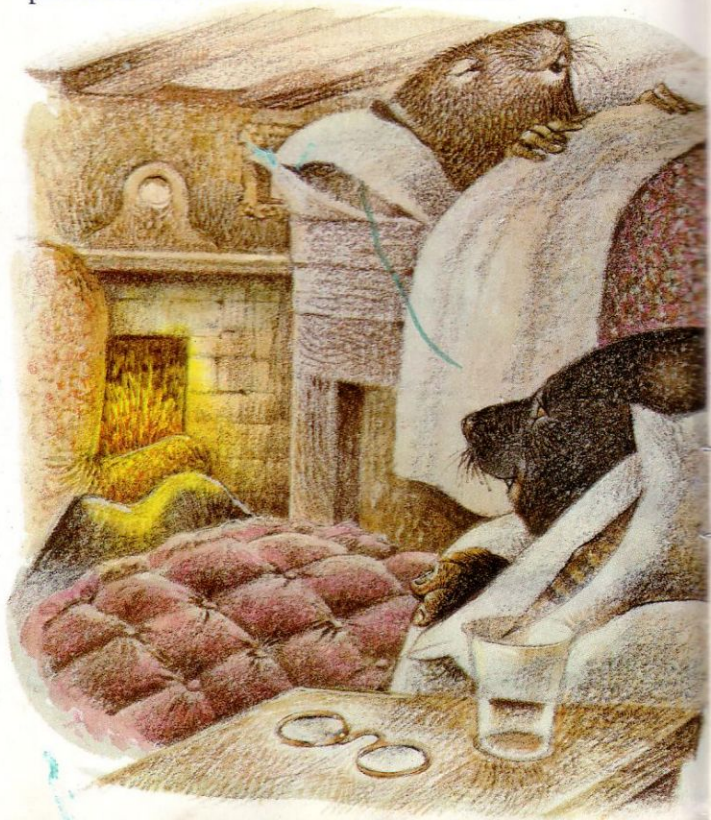
Isidore, pendant ce temps, était très occupé à préparer des grogs pour tout le monde. Quand les petites souris se mirent à boire, elles toussèrent et s'étranglèrent un peu... mais c'était très bon. Enfin la souris à la lanterne revint, courbée sous le poids de son panier. En quelques minutes un magnifique souper fut prêt. Théo présidait la table. Et tout en mangeant, les souris le mirent au courant des dernières nouvelles de la région.

Pour finir, elles s'en allèrent se coucher en leur souhaitant un joyeux Noël. Leurs poches étaient bourrées de gâteries pour leurs frères et sœurs restés à la maison. Alors Isidore dit en bâillant :

« Théo, mon vieux compère, je tombe de fatigue. C'est celui-ci ton lit ? Bon, je prends l'autre. Ah ! quel charmant petit logis tu as ! »

Il grimpa sur le lit, se glissa sous les couvertures et s'endormit. Théo, épuisé par ces émotions, ne fut pas long non plus à poser la tête sur son oreiller. Mais avant de fermer les yeux, il passa en revue les chers objets de sa chambre, éclairés par le feu.

Il ne désirait pas abandonner sa nouvelle vie avec son ami... mais, comme il était bon d'être revenu chez soi où il avait passé une si bonne soirée de Noël !



Le père Noël en Australie

C'était la veille de Noël. Comme tous les ans, le père Noël préparait les cadeaux avec l'aide de son ami, le renne Marcel. Mais cette année, le père Noël avait inventé une machine à emballer les paquets. Il en était enchanté ! Tout était prêt, sans l'affolement de l'an passé, le traîneau était déjà chargé...

Mais Marcel était sceptique. Il hocha la tête et dit d'un ton peu convaincu :

« On n'en avait jamais eu besoin ! »

— Il faut bien être de son temps, répondit le père Noël. Tu vois, le papier d'emballage entre ici... le ruban par-là...

Le cadeau passe dans ce compartiment et sort à l'arrière tout emballé !

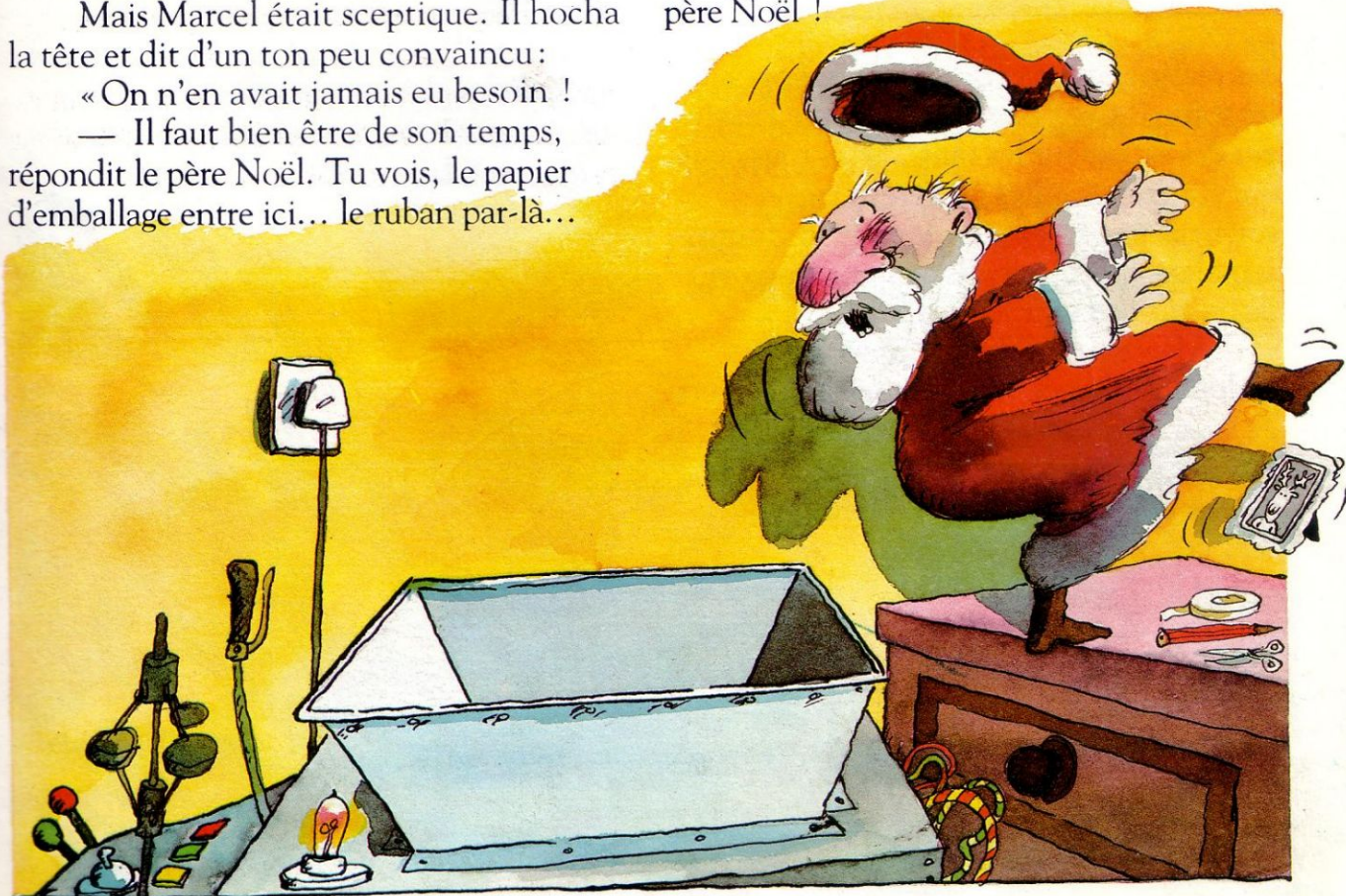
— Hum... Très ingénieux, dit Marcel qui n'était pas du tout convaincu. Bon, je vais me préparer. »

Le père Noël s'habilla et monta sur le buffet pour se voir tout entier dans la glace. De là-haut, il aperçut quelque chose qui brillait au fond de la machine à emballer. Intrigué, il se pencha...

A cet instant, il perdit l'équilibre, et tomba la tête la première dans la machine qui se mit à vrombir et l'avalait. Un gros paquet impeccable sortit de l'autre côté.

« Père Noël, il est l'heure ! appela Marcel. Eh bien, où est-il passé ? »

Les rennes le cherchèrent partout, dans la maison, à l'écurie, dans le jardin. Ils regardèrent même derrière l'Étoile polaire et sous la calotte glaciaire. Pas de père Noël !

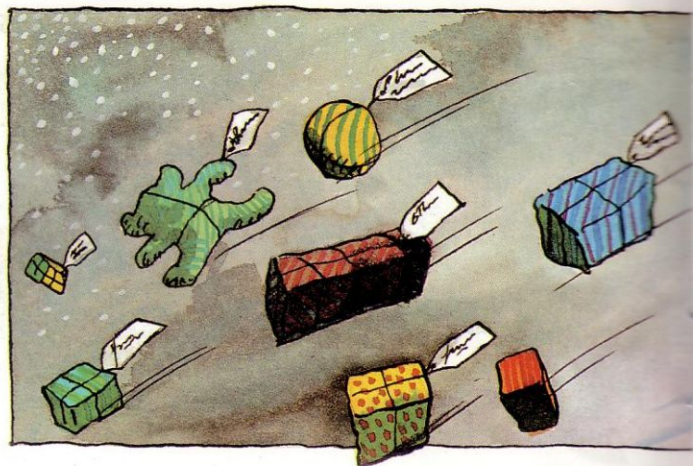


Marcel prit ses responsabilités.

« Cas d'urgence, les gars ! dit-il aux autres rennes. Il est déjà dix heures, et le monde attend Noël. Nous allons faire toute la distribution nous-mêmes ! »

Ils chargèrent les derniers paquets à bord, sans oublier celui qu'ils avaient trouvé dans la machine à emballer, et s'élancèrent dans le ciel neigeux.

Cette année-là, il y eut des bruits bizarres dans les cheminées. On entendit



mettre en appétit avant le déjeuner de Noël. Ils aperçurent le paquet.

« Regardez ! Un cadeau qui flotte ! Qu'y a-t-il dedans ? Peut-être une dinde ou du champagne ? »

Ils nagèrent jusqu'au paquet et le rapportèrent sur la plage, mais lorsqu'il l'ouvrirent, c'est la tête du père Noël qui en émergea.

des piétinements et des grognements sur les toits. Il y eut des taches de suie laissées par des sabots sur les tapis. Mais tous ceux qui étaient réveillés gardèrent très soigneusement les yeux fermés. Ils firent semblant de dormir. Ils avaient trop peur de ne pas recevoir leur cadeau !

Marcel livra chaque paquet à l'adresse indiquée sur l'étiquette. Couvert de suie, soufflant, éternuant, fatigué et furieux, il finit par découvrir un dernier paquet dans le traîneau. Un gros paquet sans étiquette !

« Eh bien, celui-ci ira où il pourra ! » déclara-t-il en le jetant hors du traîneau.

Le paquet fit un plongeon vertigineux à travers le ciel, survola l'Australie, manqua les cheminées de Sydney et tomba au bord de la mer.

Toute une famille australienne descendait justement sur la plage, pour se





« Ah ! Enfin ! bredouilla-t-il.
Ce n'est pas trop tôt ! Quelle chaleur !

— Zut ! ce n'est qu'un vieux père Noël grognon ! Quel dommage, pas de dinde, ni de champagne ! » dirent les adultes en le repoussant dans sa boîte et en renouant les rubans. Mais les enfants étaient désolés de le voir disparaître.

« Il aimerait peut-être mieux retourner au pôle Nord ! cria l'un d'eux.

— D'accord, portons-le à la poste », acceptèrent les parents.

A la poste, les facteurs étaient épuisés en ce lendemain de Noël. Ils étaient affalés sur les sacs de courrier et bâillaient en se frottant les yeux. Mais

ils regrettaient que Noël soit déjà fini.

« Regardez, dit soudain le postier-chef, encore un paquet sans adresse ! Ouvrons-lè. Nous verrons bien s'il y a une indication à l'intérieur. »

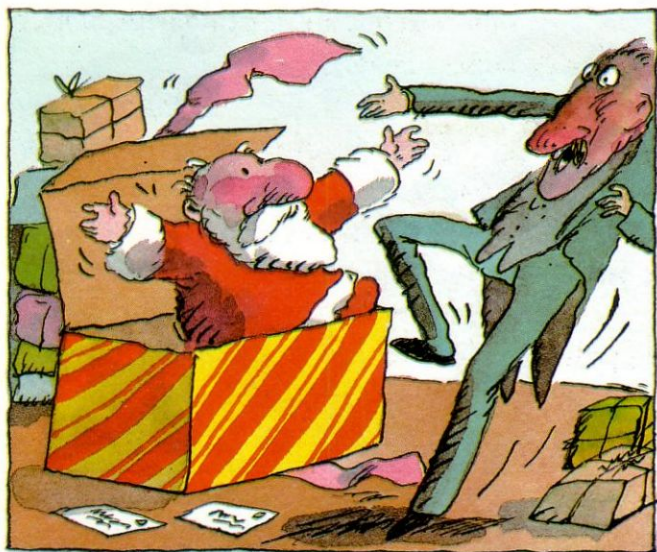
Ils l'ouvrirent donc, et le père Noël surgit du paquet en disant à toute vitesse :

« Au-secours-c'est-moi-par-pitié-ne-me-remettez-pas-encore-là-dedans ! »

Le postier-chef fut si étonné qu'il en tomba à la renverse dans un sac de courrier ouvert et faillit être expédié en Nouvelle-Zélande.

Dans un coin de la poste était rassemblé tout ce qui était tombé par hasard de paquets abîmés ou perdus.





Il y avait un pot de caviar, un gâteau aplati, un sac de saucisses crevé... Ils n'étaient plus très beaux à voir, mais ils avaient l'air très bons !

« Puisque nous avons un père Noël avec nous, déclara le postier-chef, nous devons célébrer Noël avec lui. Tous à la plage, la poste est fermée ! »

Et tous les facteurs coururent à la plage en emportant le pique-nique dans leur sac postal.

Soudain, le père Noël retrouva dans

sa poche l'objet brillant qu'il avait aperçu dans la machine à emballer : c'était un harmonica. Le postier-chef était justement un grand joueur d'harmonica. Il en joua donc et les facteurs dansèrent sur le sable ainsi que le père Noël, et tout le monde pensa que c'était la plus belle fête de Noël qu'on ait jamais vue.

Mais le père Noël, après avoir bien dansé, devint songeur : « Tout cela est bien beau, pensa-t-il, mais quel dommage que mes rennes ne soient pas avec moi. »

« Qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux ? s'inquiéta poliment le postier-chef.

— Oh, je m'amuse comme un fou, déclara le père Noël. Mais Marcel et les autres rennes me manquent un peu !

— Alors, envoyons leur un télégramme ! » s'écria le postier-chef.

Depuis leur retour au pôle Nord, les rennes ne cessaient de chercher le père Noël...

« Il faut que nous le retrouvions, gémissait justement Marcel. Je suis trop malheureux sans lui. Regardez ma





« Vous attendez en Australie - Apportez maillot de bain. - Baisers.

Père Noël. »

Prenant juste le temps d'attraper le maillot de bain du père Noël — qu'il n'avait pas mis depuis des années — les rennes se mirent aussitôt en route.

« Salut, les rennes ! cria joyeusement le père Noël à leur arrivée. Vous avez mon maillot, j'espère ?

— Il était derrière votre nouvelle machine à emballer, répondit Marcel, tout ému de ces retrouvailles.

— Bon, bon ! mais sans cette machine, aucun de nous ne serait ici ! » déclara le père Noël.

Le postier-chef pensa que les traîneaux des rennes feraient d'excellentes planches de surf. Trois secondes plus tard, le père Noël glissait sur les vagues en criant joyeusement.

« Quel magnifique jour de Noël ! Je ne me suis jamais autant amusé ! »

fourrure, elle est déjà grise de chagrin ! »

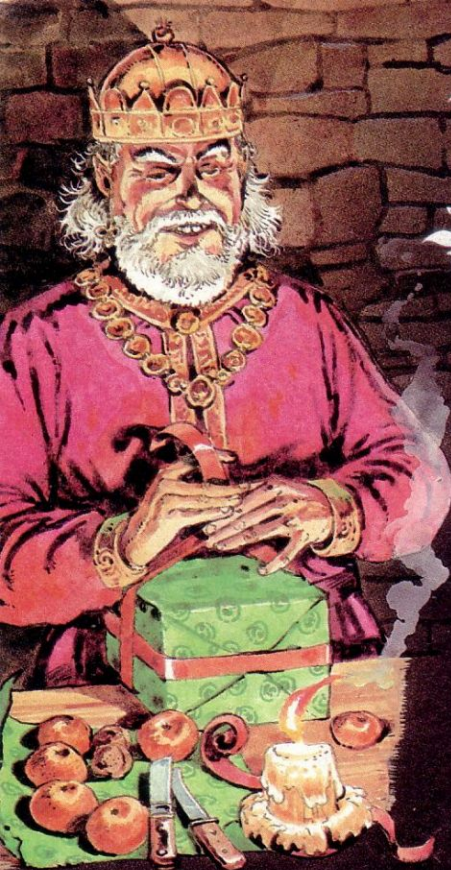
Soudain, on sonna à la porte.

« Un télégramme pour toi, Marcel, dit un petit renne avec une casquette à visière.

— Reste ici, facteur ! dit Marcel avec grandeur. Et vous tous, écoutez. Nous avons reçu un télégramme ! »

Marcel décacheta l'enveloppe et lut :





Le bon roi Wenceslas

C'était la veille de Noël à minuit. Le roi Wenceslas était très affairé à emballer ses cadeaux pour tous les habitants du château : des bas de soie et des patins d'argent pour sa reine bien-aimée, un puzzle très difficile pour Albert, son page, des taille-crayons, des noix et de la pâte d'amande pour les valets de pied, des bibelots pour les cuisiniers et les aides-cuisiniers, et pour chacun une mandarine.



Lorsqu'il eut enfin fini, le roi trouva à peine le temps de parcourir le château sur la pointe des pieds pour distribuer ses cadeaux. Déjà tout le château s'éveillait et, lorsque Wenceslas se laissa tomber sur son lit, la reine, le page, les valets de pied, les cuisiniers et aides-cuisiniers ouvraient leurs paquets, jetant ficelle et papier, essayant les bas, goûtant la pâte d'amande et admirant tout.

Quel tohu-bohu à la cuisine... hacher, gratter et préparer quantités de plats ! Épinards, pommes de terre, volailles, rôtis, poissons et tous les desserts : crèmes au caramel, bûches au chocolat, petits fours !

Albert le page, qui n'avait pas grand-chose à faire pendant que le roi dormait, était fort occupé à goûter chaque plat en attendant avec impatience le moment du déjeuner de Noël.



Pendant ce temps le roi Wenceslas continuait à ronfler, tant cette nuit de travail l'avait épuisé. La reine entra, l'embrassa et lui offrit une paire de pantoufles brodées à ses initiales. Le roi marmonna seulement : « Merci, ma chérie ! » et retomba endormi.

Albert, fatigué d'ennuyer les cuisiniers, entra et lui donna le poisson rouge qu'il avait gagné à la foire d'été. Wenceslas murmura « Merci, Albert ! » et se rendormit.

Il continua à dormir pendant que la reine, le page, et les invités venus de partout se régalaient du somptueux repas de Noël. Les verres se vidèrent, les pétards

claquèrent, l'orchestre de la cour se mit à jouer, mais le roi ronflait toujours...

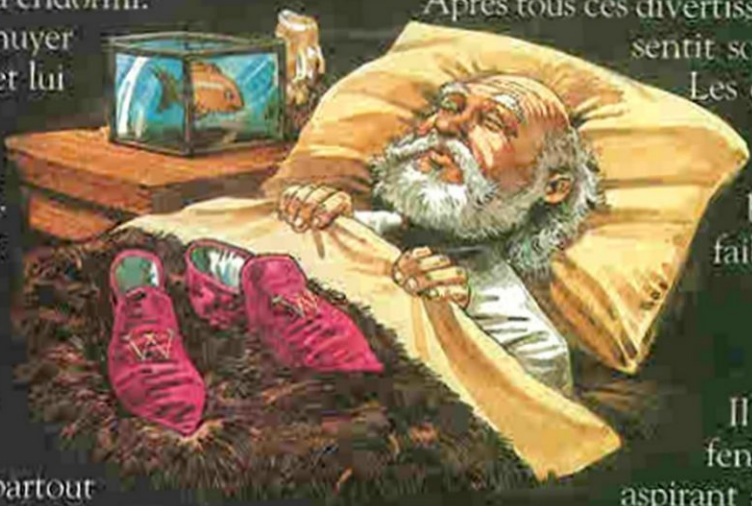
Six invités venus d'Italie réussirent une pyramide humaine ! Le roi d'Angleterre fit sensation en dansant avec son ours apprivoisé ; un druide récita un long poème. Après tous ces divertissements, chacun se sentit soudain très fatigué.

Les chants, les rires et les cris se turent.

Chacun se mit à bâiller, les bougies faiblirent et la soirée de fête prit fin.

Alors seulement, le roi se réveilla.

Il marcha jusqu'à la fenêtre et se pencha, aspirant avec bonheur l'air glacé. Tout en bas, il remarqua un vieil homme qui ramassait du bois mort.



« Qui peut bien errer dehors par une telle nuit ? » se demanda le roi Wenceslas.

Et il se mit en quête de son page qui sommeillait tranquillement dans la salle à manger ainsi que la reine et tous les invités.

Wenceslas lui secoua gentiment l'épaule.

« Réveille-toi, mon gargon, j'ai besoin de toi », chuchota-t-il.

Albert se frotta les yeux en bâillant et se plaignit :

« Oh, Majesté, je crois que j'ai trop mangé ! »

— Viens, mon gargon, nous avons quelque chose à faire. Mais d'abord, dis-moi, connais-tu ce vieillard qui ramasse du bois autour du château ?

— Bien sûr, Majesté. C'est un vieil homme qui vit assez loin, au pied de la montagne. Il vient souvent par ici ramasser du bois.

— Bon, très bien. Maintenant, va me chercher autant de bûches que tu pourras en porter. »

Albert disparut. Wenceslas fit le tour de la table en remplissant un panier des restes du festin.





Lorsque le page revint, courbé sous le poids des bûches, Wenceslas lui dit :

« Maintenant, mets ton manteau le plus chaud, nous allons chez ce vieillard, au pied de la montagne.

— Mais Majesté, il gèle dehors ! »

D'un gentil troncement de sourcil, le roi imposa silence à son page, et lui dit :

« Rappelle-toi seulement que tout le monde n'a pas eu un Noël aussi beau que le tien ! »

Et ils s'en allèrent dans la neige. Wenceslas transportait les bûches. Albert suivait avec le panier de victuailles. Ils déposèrent le tout devant la porte du vieil homme.

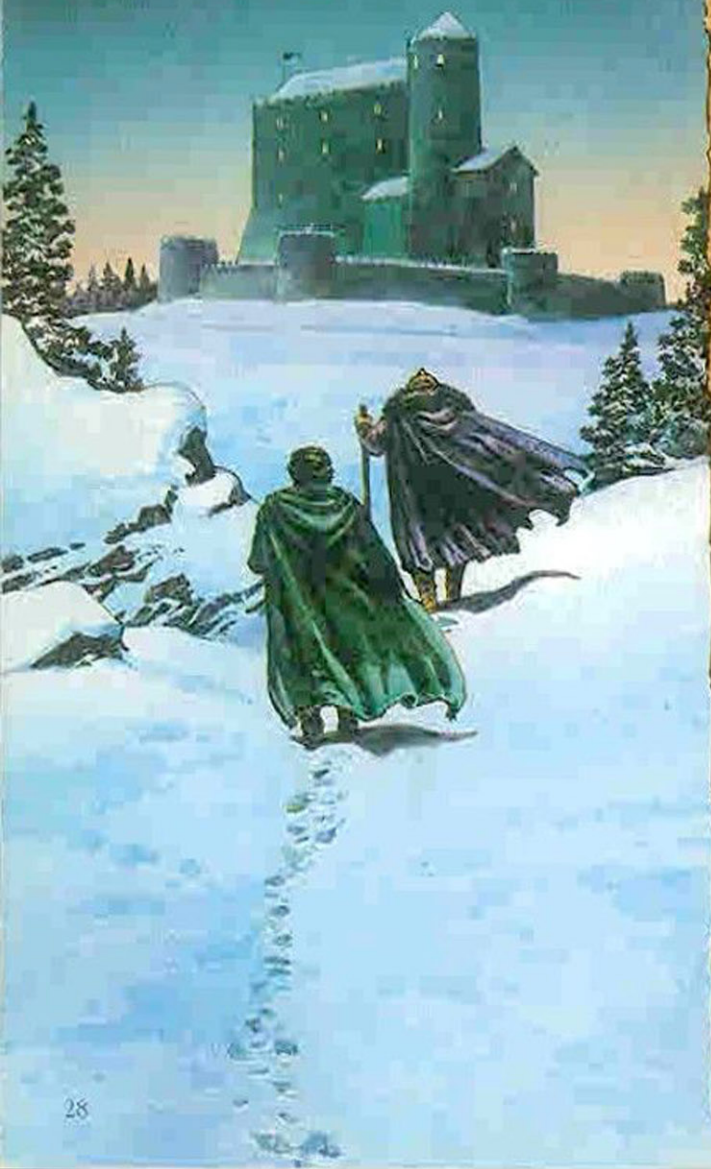
« Voilà, dit Wenceslas. Ainsi, il aura au moins sa part du dîner de Noël ! »

Puis ils reprirent le chemin du château en suivant leurs propres traces dans la neige. Albert suivait toujours derrière. Mais il avait une étrange sensation...



Il ne savait pas si cela venait de tout ce qu'il avait mangé et du vin qu'il avait bu. Il n'avait plus froid et sommeil comme en venant. Tandis qu'il marchait dans les pas de son maître, une douce chaleur l'envahit, comme par le plus beau jour d'été...

« Je me demande si les autres me croiraient si je le leur racontais, se dit-il. Non, ils se moqueraient de moi, probablement. Il vaut mieux garder cela pour moi. » Et il se serra tout heureux dans son manteau, tandis que les lumières du château lui apparaissaient.



*Au château du roi Wenceslas
En cette longue nuit de Noël,
Joyeuse, sainte et belle,
Tout est joie et grâce.
On a bien bu et bien mangé,
On a chanté et festoyé,
Et dans le silence retrouvé,
En paix, chacun va reposer.*

*Mais le bon roi Wenceslas
Aperçoit de sa fenêtre
Un vieillard très démuné
Errant en cette nuit bénie
Dans la neige et dans la glace.
« Allons vite le secourir !
Dit-il à son page.
— Mais Sire, le vent fait rage,
De froid nous allons mourir ! »*

*« Portons-lui du bois et du vin
Et les restes de notre festin,
Il a froid et faim ! dit le saint.
— Mais, Sire, il vit très loin,
Tout au fond de cette vallée.
Une neige épaisse est tombée,
Elle recouvre les sentiers...
Comment pourrons-nous traverser
Cette nuit noire et glacée ? »*

*« Dans la neige, suis mes traces !
Dit le bon roi Wenceslas.
Avance avec courage et foi,
Et mets tes pieds dans mes pas,
Tu ne souffriras pas du froid. »
Le bon roi chargé de bois,
Et son page chargé de viures,
Vont dans la neige et le givre
Apporter réconfort et joie.*

*En cette belle nuit de Noël,
L'enfant sourit et s'émerveille.
Dans la neige, il suit les traces
Du très saint roi Wenceslas...
Une bienfaisante chaleur
Envahit son corps et son cœur,
Car qui donne aux plus démunis
Sera pour toujours béni !*

HENRI VATAPARI

et son chat

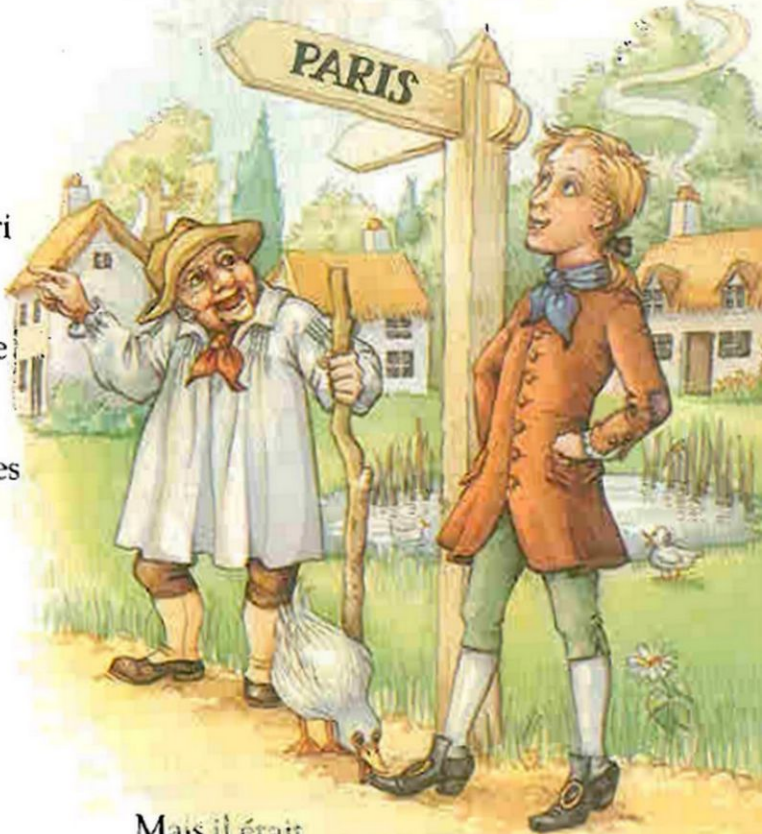
Au temps où le monde semblait très vaste, car l'on ne se déplaçait qu'à pied, vivait un jeune garçon nommé Henri dont les parents étaient morts et qui avait bien du mal à trouver de quoi manger.

Un jour, où il se lamentait de sa triste vie, un fermier voisin lui proposa :

« Tu devrais aller à Paris, tu y ferais peut-être fortune. On dit qu'à Paris, les rues sont pavées d'or ! »

— Pavées d'or ! Moi, un seul caillou me rendrait riche ! s'exclama Henri.

— Ne rêve pas trop, reprit alors le fermier en riant. Moi, je ne crois jamais ce que disent les gens de la ville. »



Mais il était trop tard pour empêcher Henri de rêver.

« Eh bien, en route pour Paris, s'écria-t-il. Je pars faire fortune ! »

Un panneau, juste à la sortie du village, indiquait « Paris ».

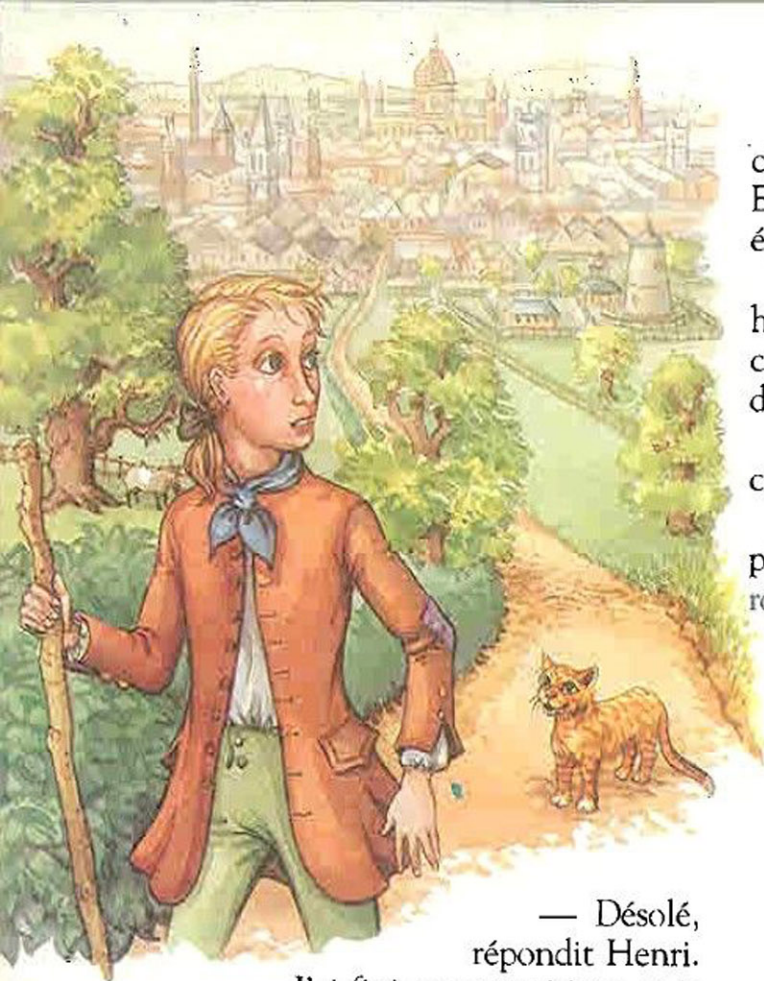
« Fort bien, se dit Henri. La ville doit être juste derrière la colline. »

Mais Paris n'était pas derrière cette colline, ni derrière la suivante, ni derrière celle d'après. Et la nuit venue, Henri fatigué s'étendit pour dormir au pied d'un vieux chêne.

Au milieu de la nuit, il fut réveillé par une chatouille sur la joue. C'était un chat roux qui lui demandait :

« Pardon, Monsieur, auriez-vous un petit peu de lait ? »





— Désolé,
répondit Henri.

J'ai fini mes provisions et je
n'ai pas un sou pour acheter autre chose.

— Ça ne fait rien, conclut le chat.
Si nous nous serrons l'un contre l'autre,
nous nous tiendrons chaud au moins. »

C'est ainsi qu'Henri devint l'ami du
chat qui s'appelait Tom. Le lendemain
matin, ils reprirent ensemble le chemin de
Paris. Ils marchèrent et marchèrent, jusqu'à
ce qu'Henri déclare enfin :

« Je m'en retourne, Tom. J'en ai
assez ! Jamais je n'arriverai à Paris ! »

Il avait à peine tourné les talons que
le son d'un carillon traversa les champs.
C'étaient les cloches de Paris qui sonnaient :

« Reprends ton chemin, Henri,
Tu seras maire de Paris ! »

Elles sonnèrent et chantèrent, jusqu'à
ce qu'Henri change d'avis.

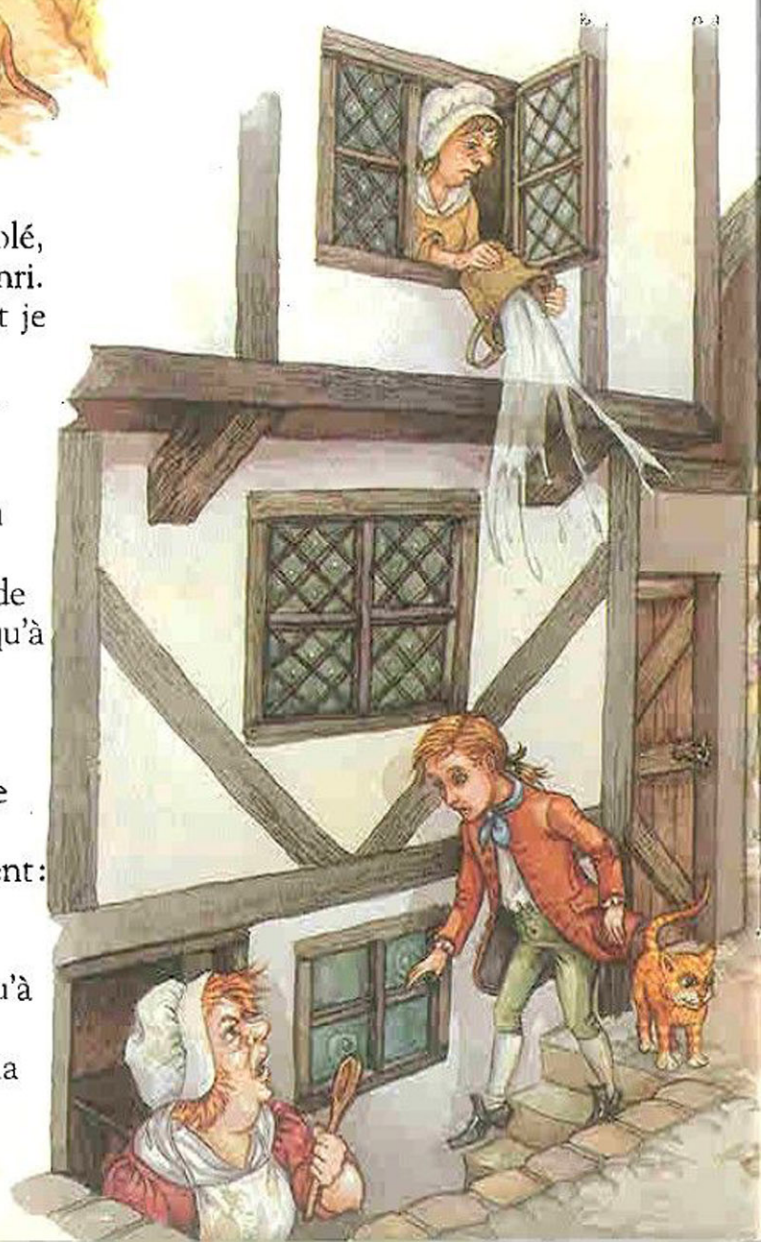
« Plus question d'abandonner, s'écria
Tom. En route pour Paris ! »

Paris leur apparut au détour du
chemin, bruyant, splendide, enfumé.
Et les rues n'étaient pas pavées d'or, elles
étaient couvertes de boue...

Henri et Tom se frayèrent un chemin
hors de la foule et pénétrèrent dans une
cour. Henri frappa à la porte du sous-sol
d'une belle maison et cria :

« Auriez-vous du travail pour un
courageux gars de la campagne ? »

Un visage terrifiant, aussi blanc que la
pâte à pain, et couronné d'une tignasse
rousse surgit.



« Entre, garçon, tu gratteras les marmites. C'est moi la cuisinière. Si tu travailles dur, je te laisserai manger les restes ! »

Et c'est ainsi qu'Henri réussit à entrer dans la maison du capitaine Grandflot. Il peina si dur ce premier jour, que le soir venu il n'attendait plus que son lit pour dormir. Mais le grenier était plein de souris, heureusement, Tom vint à son secours et les mangea toutes !

La présence de Tom était d'un grand réconfort pour Henri. Et il y avait aussi Alice, la fille du capitaine Grandflot. Elle descendait souvent s'asseoir à la cuisine et

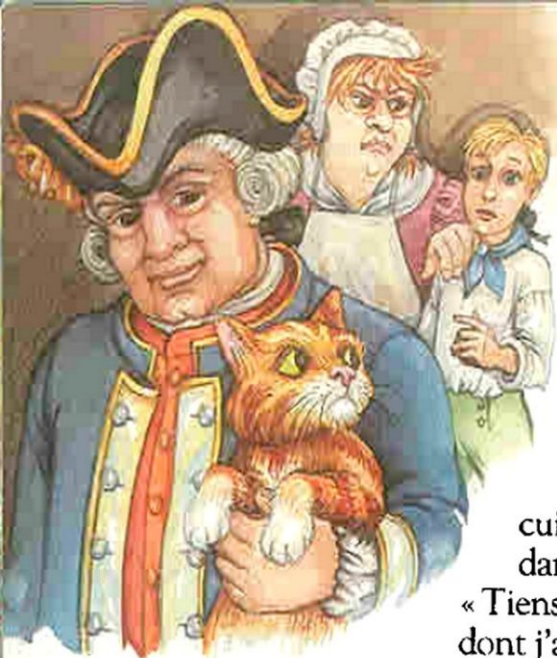


bavardait avec Henri. Elle aimait caresser Tom étendu près du feu.

« Si j'étais maire de Paris, s'amuserait à répéter Henri, c'est toi que j'épouserais Alice Grandflot.

— Si tu devenais maire de Paris, bien sûr que je t'épouserais ! » répondait Alice en souriant.





Alors Tom le chat ajoutait en ronronnant :

« Qui sait ? Qui sait ? »

Un jour le capitaine Grandflot annonça qu'il allait embarquer. Il réunit

sa famille et ses serviteurs

pour leur faire ses adieux. Lorsqu'il vit

Henri derrière la

cuisinière, tenant Tom

dans ses bras, il dit :

« Tiens ! Voilà juste ce dont j'ai besoin. Prends

cette pièce d'argent en échange de ton chat. Il me servira sur mon navire ! »

Henri voulut protester. Mais la cuisinière le fit taire sévèrement.

Il monta tristement dans son grenier, mais se sentit si seul sans Tom, qu'il décida d'aller le reprendre. Il se hissa sur le navire sans se douter que celui-ci était sur le point d'appareiller.

C'est ainsi qu'Henri devint mousse à bord du navire du capitaine Grandflot et vogua vers l'Orient mystérieux...

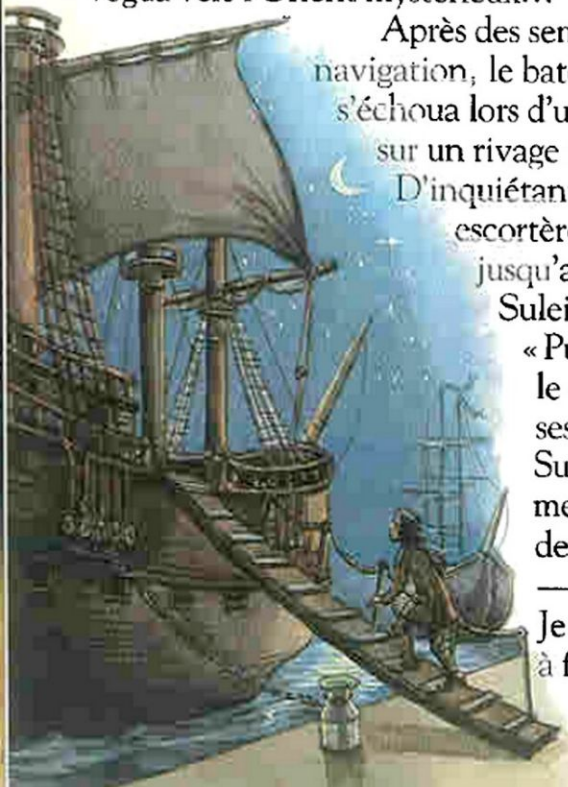
Après des semaines de navigation, le bateau s'échoua lors d'une tempête sur un rivage inconnu.

D'inquiétants soldats escortèrent l'équipage jusqu'au palais du Sultan Suleiman.

« Puissant Suleiman, dit le capitaine en déballant ses marchandises devant le Sultan, je dépose à vos pieds mes humbles biens dans l'espoir de plaire à Votre Majesté.

— Humm... fit le Sultan.

Je suis si riche. Qu'ai-je à faire de toutes ces babioles ? »



Tandis que le Sultan parlait,
Henri qui tenait Tom dans ses bras
remarqua que le palais avait l'air
infesté par les rats et les souris.

Il y en avait même sous
le trône !

Tom ne cessait de se
trémousser. Et sautant
des bras d'Henri, il se
précipita sous le trône
et en ressortit traînant
un énorme rat entre ses
mâchoires !

« Quelle merveilleuse
bête ! s'écria le Sultan.

Tout au long de mon règne, de celui de
mon père et de mon grand-père, ce pays
a été infesté par les rats. Cette créature est
un véritable tueur de rats ! Dites-moi votre
prix, Capitaine ! Contre cet animal,
j'échangerai un plein sac de diamants ! »

Henri attrapa son chat.

« Mais c'est mon ami, Majesté. Je ne
peux l'abandonner ! »

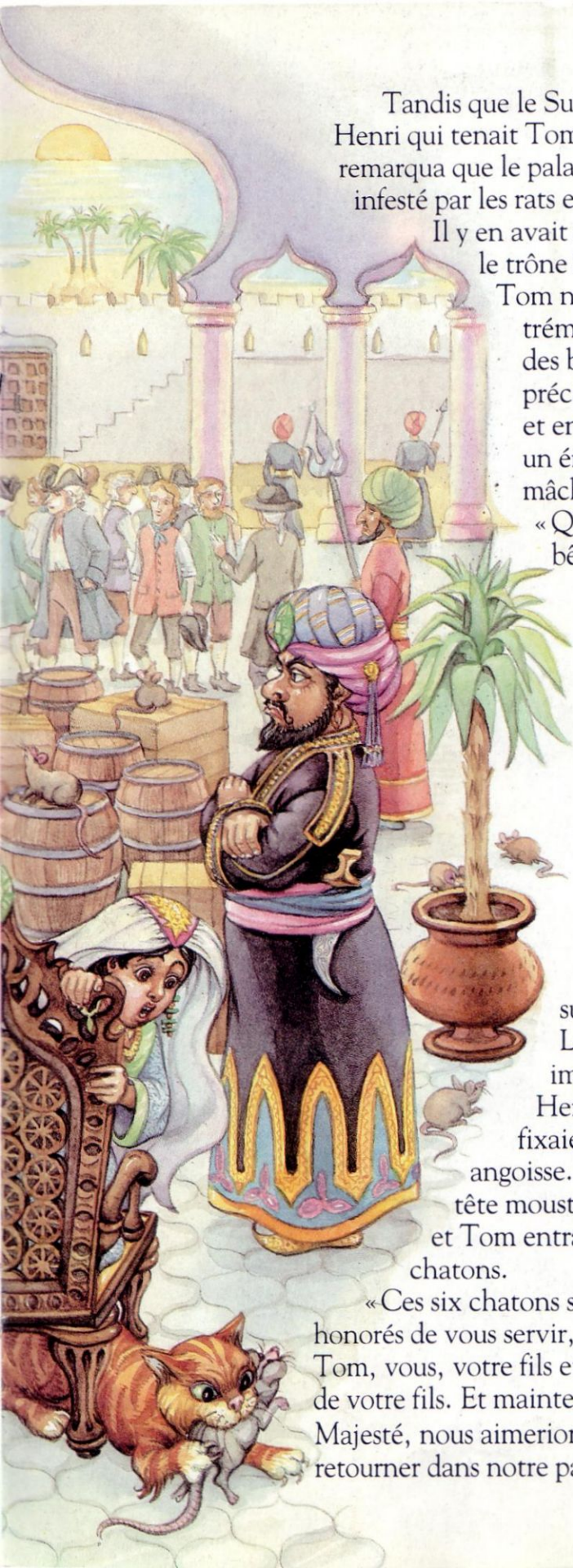
Le chat lui chuchota alors quelques
mots dans l'oreille. Henri le reposa sur
le sol et le laissa filer vers le bateau.

« Il revient tout de
suite ! » dit-il au Sultan.

Le Sultan attendait
impatiemment.

Henri et le capitaine
fixaient la porte avec
angoisse. Enfin, une petite
tête moustachue se montra,
et Tom entra suivi de six
chatons.

« Ces six chatons seront fiers et
honorés de vous servir, déclara
Tom, vous, votre fils et les fils
de votre fils. Et maintenant,
Majesté, nous aimerions
retourner dans notre pays. »





Le Sultan frappa dans ses mains avec satisfaction.

« Quel prodige ! J'ai désormais six tueurs de rats au lieu d'un seul ! Que la récompense de ceux qui m'ont apporté ces chats soit immense ! Au jeune Henri, j'offre ma fille en mariage, oui, ma propre fille ! Tu n'es pas marié au moins, jeune homme ?

— Non, Majesté. Mais... j'ai promis de n'épouser que la belle Alice Grandflot, la fille de mon capitaine. »

Le Sultan fut fort déçu et sa fille encore plus. Ils se consolèrent en remettant à Henri trois sacs de diamants et un turban de soie.

« Ô très généreux Suleiman, dit alors le capitaine. Notre navire est échoué sur votre beau rivage et a été abîmé par la tempête. Sans votre aide, jamais nous ne pourrions rentrer chez nous !

— Pas un mot de plus ! s'écria le Sultan. Voici deux tapis volants tissés par mon magicien — l'un pour l'équipage du navire, l'autre pour transporter mon humble cadeau. »

C'est ainsi qu'Henri rejoignit Paris. Lorsque les deux tapis descendirent sur le toit de la maison du capitaine, Alice les vit et leur fit signe en riant par la fenêtre.





« Henri ! s'écria le capitaine en descendant du tapis volant, maintenant que tu as fait fortune, tu es le meilleur mari dont je puisse rêver pour ma fille. Et mieux encore, je la crois très amoureuse de toi. Va donc lui demander sa main ! »

« Te rappelles-tu ma promesse ? dit alors Alice. J'ai fait le vœu de t'épouser à la seule condition que tu deviennes le maire de Paris. »

L'amour d'Henri pour Alice était tel qu'il se mit aussitôt à l'œuvre. Grâce au trésor que lui avait donné le Sultan, il devint très vite un marchand riche et heureux. Il était courageux, célèbre et beau, avant deux ans, il était élu maire de la ville de Paris.

Le jour de la noce, les rues étaient pleines de monde. Tous étaient là pour admirer leur nouveau maire et sa belle épouse.

Tom était là aussi, assis entre Henri et Alice dans le carrosse doré. Il portait un nouveau ruban avec une belle clochette d'argent.

Mais personne ne l'entendait tinter, car les grosses cloches de la ville de Paris carillonnaient à toute volée :

« Salut Henri Vatapari
Le nouveau maire de Paris ! »



LE CONTE DU PETIT SAPIN



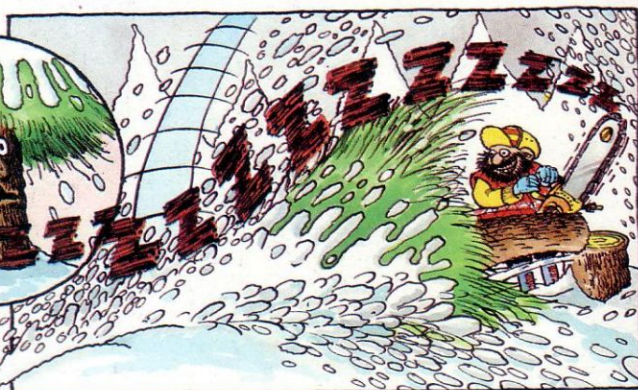
C'est la veille de Noël. Une épaisse couche de neige recouvre la grande forêt de sapins.



Odilon est le plus petit d'entre eux. Il admire ses frères en pensant : « Un jour, je serai aussi grand qu'eux. »



Soudain, il entend des bruits affreux, des craquements atroces... Une voix gronde : « Attention ! Il tombe... »



Un sapin s'écrase dans la neige. « Oh ! gémit Odilon. Ce sont les terribles bûcherons, avec leurs tronçonneuses ! »



« Mais moi, ils ne me couperont pas, pense-t-il en regardant tomber les grands arbres. Je suis trop petit... »



Il se trompe. Les bûcherons coupent tous les arbres, même les petits ! Il sent qu'on le frappe... C'est son tour !

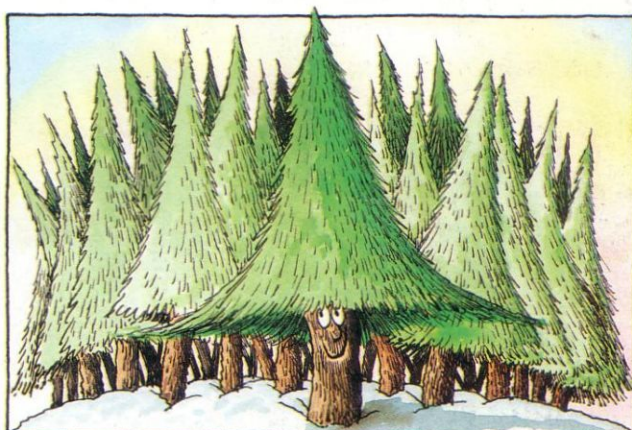


Il frissonne de toutes ses branches, pendant que la tronçonneuse le scie et il se retrouve couché dans la neige.

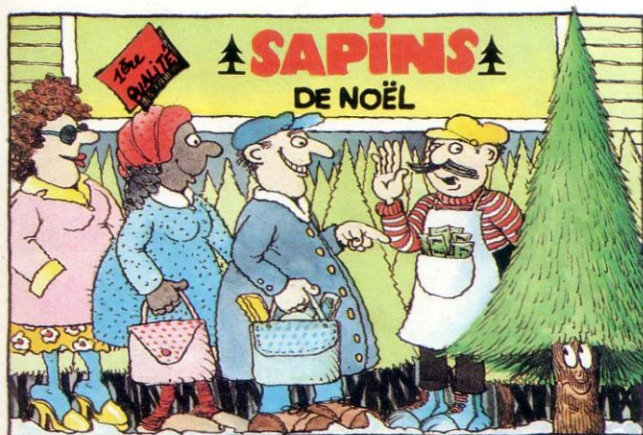
On les charge ensuite sur un camion. « Que va-t-on faire de moi, soupire Odilon. Des allumettes ? »



Mais on les livre au marché... « Suis-je bête ! C'est l'hiver ; nous allons être des arbres de Noël ! » se réjouit-il.



Odilon se tient tout droit. Il gonfle fièrement ses branches. Il est le plus beau de tous les petits sapins.



D'ailleurs, tout le monde veut l'acheter. Mais il n'est pas à vendre. Le marchand ne s'en sert que pour attirer les clients.



Quand tous les sapins sont vendus, le marchand apporte Odilon à sa famille. Le petit sapin est très flatté et ému.



Les enfants du marchand le décorent de guirlandes et de boules et fixent même une étoile à son sommet.

« Qu'il est beau ! » s'exclament-ils quand tout est fini. Odilon en soupire de bonheur.



Il est encore plus fier quand vient le soir, en écoutant les cantiques de Noël que l'on chante autour de lui.



Cette nuit-là, même le père Noël l'admire : « Oh ! C'est le plus bel arbre de Noël que j'ai vu de toute ma vie ! »



Et le lendemain, au déjeuner, le marchand lève son verre : « Buvons au plus beau de tous les sapins de Noël ! »

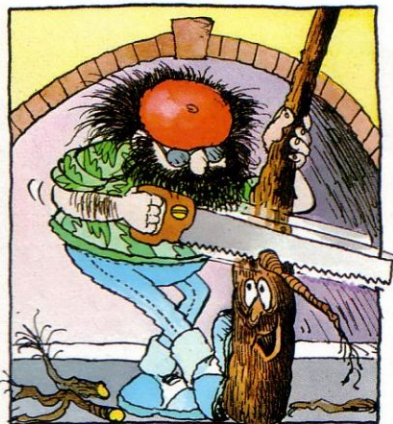


Hélas ! Les jours passent et Odilon se dessèche, ses épines tombent, ses branches pendent tristement...



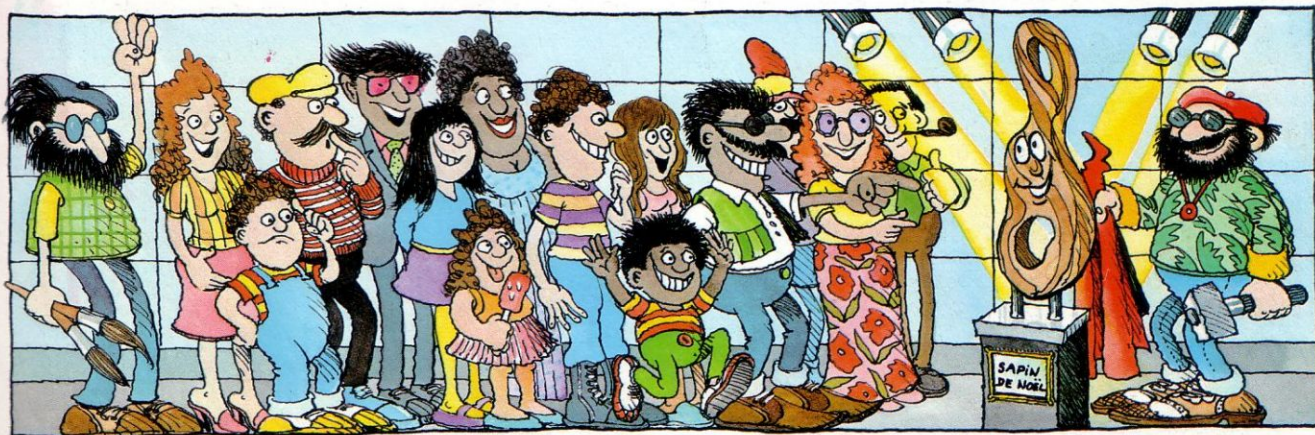
Encore quelques jours et on le jette, tout fané sur le tas d'ordures, après lui avoir enlevé toutes ses décorations !

« La vie est finie ! sanglote-t-il. Les vers vont me grignoter, je vais pourrir comme une vieille bûche. »



Mais un sculpteur passe par-là. Il aperçoit Odilon. « Quel beau bois ! » s'exclame-t-il et il le ramène chez lui.

Il scie ses branches, il sculpte son tronc, il le cisèle... « Que va-t-il m'arriver ? » gémit le pauvre Odilon.



Le sculpteur l'expose dans une galerie. Tous les visiteurs sont enthousiasmés et l'admirent comme avant.

Odilon est fou de joie. « Je suis devenu une œuvre d'art. Ma vie n'est pas finie, jamais plus on ne me jettera. »

Le gâteau des fées



— Mais quand je l'aurai fait, que ferez-vous de moi ? demanda Lucie.
— Heu... Nous te changerons en arbre ! »

« Je ne veux pas être changée en arbre », pensa Lucie. Elle hésita et dit aux fées :

« Je veux bien vous faire un gâteau, mais il me faut de la farine. Allez m'en chercher un sac dans ma cuisine. »

Les fées avaient très envie de ce gâteau et elles obéirent aussitôt. En un instant, elles étaient de retour avec la farine. Mais Lucie secoua la tête :

« Réfléchissez un peu, comment faire un gâteau sans œufs !

Allez vite en chercher dans mon poulailler. »

Les fées obéirent en se dépêchant car l'eau leur venait à la bouche à l'idée du bon gâteau de Lucie. Quand elles revinrent, Lucie les regarda avec un petit sourire.



Il était une fois une jeune femme appelée Lucie, qui faisait les meilleurs gâteaux du monde. Les fées de son pays, qui étaient très gourmandes, entendirent parler d'elle et l'enlevèrent. Elles l'emmenèrent chez elle et lui demandèrent :

« Fais-nous un gâteau ! Un grand, un gros gâteau, sucré, crémeux, parfumé et moelleux, le meilleur que tu aies jamais fait !



« Oh ! J'ai oublié !
s'exclama-t-elle.
Comment faire un gâteau
sans sucre ! Au lieu de me
regarder ainsi, allez vite
m'en chercher. »

Les pauvres fées
durent ainsi aller chercher
la levure, le sucre glace,
les cerises, la crème et
même une jatte ! A chaque
voyage, elles étaient un peu plus
fatiguées et beaucoup plus affamées.
Elles furent soulagées d'entendre Lucie
déclarer enfin :

« Eh bien, j'ai tout ce qu'il me faut... »
Mais aussitôt, elle ajouta : « Oh ! Je n'y
arriverai jamais, je suis trop inquiète...
Je pense à mon pauvre bébé qui
est tout seul à la maison !
Amenez-le moi et je
le surveillerai tout en
pétrissant la pâte. »

Les fées obéirent à
contrecœur. Elles étaient si
fatiguées... Mais elles voulaient
tant leur gâteau !

Elles étaient à peine revenues
que Lucie s'écria :

« Ciel ! Mais c'est presque
l'heure du dîner ! Il faut
que je fasse à manger à
mon mari.

— Non et non !
hurlèrent toutes les
fées d'une même voix.
Tu n'iras pas. Ton
mari n'a qu'à se
débrouiller !

— Se débrouiller ! s'écria
Lucie. Lui qui ne sait même pas
beurrer une tartine ! Si vous ne
voulez pas que j'y aille,
dépêchez-vous d'aller
le chercher. »



Les fées n'en pouvaient plus, mais elles n'allaient pas abandonner si près du but. Elles repartirent chercher le chat et le chien.

Pendant ce temps, Lucie mélangea tous les ingrédients, elle pétrit la pâte, elle la mit dans le moule... Et elle demanda aux fées :

« J'ai tout préparé, mais où est le four pour que j'y mette le gâteau à cuire ? »

— Un four ! se lamentèrent les fées. Il te faut un four !

— Bien sûr qu'il me faut un four. Un gâteau, cela se fait cuire ! »

Les fées n'avaient guère le choix... elles allèrent chercher le mari de Lucie. Une fois de retour, elles s'écroulèrent épuisées. Mais elles entendirent Lucie demander à son mari :

« Tu as bien enfermé le chien et le chat avant de venir. N'est-ce pas ? »

— Heu... Ma foi, non, répondit son mari.

— Comment ! Tu ne les as pas enfermés ? Ils vont dévaster toute la maison ! Mesdames les fées, il faut absolument que vous alliez les chercher, à moins... que vous ne préféreriez que j'y aille moi-même ? »





Les fées s'étaient à peine envolées que Lucie et son mari se mirent à rire aux éclats, et ils rirent à nouveau en voyant les fées arriver en vacillant sous le poids du gros fourneau. Mais pendant leur absence, Lucie avait dit à son mari « Chante ! », au bébé « Pleure ! », au chien « Aboie ! » et au chat « Miaule ! »

Et quand les fées, réellement épuisées, eurent fini d'installer le fourneau, le mari se mit à chanter, le bébé à pleurer, le chien à aboyer et le chat à miauler...

« Assez ! Assez ! s'écrièrent alors les fées. Laissez-nous tranquilles. Nous n'en pouvons plus ! Allez-vous-en, c'est cela, allez-vous en tous tout de suite ! »

— D'accord, répondit Lucie. Mais à une condition, que vous me rapportiez mon fourneau demain matin au plus tard ! »



Les fées auraient accepté n'importe quoi et elles ne regardèrent même pas Lucie s'éloigner avec son mari, le bébé, le chien et le chat.

Mais quand Lucie eut retrouvé son fourneau, son premier travail fut de faire un gâteau pour les fées, un grand, un gros gâteau, sucré, crémeux, parfumé et moelleux, le meilleur qu'elle ait jamais fait !



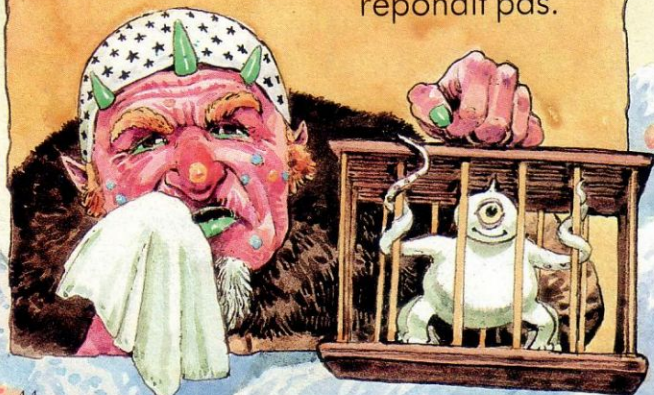
GROGRE ET LE NADOR GÉANT



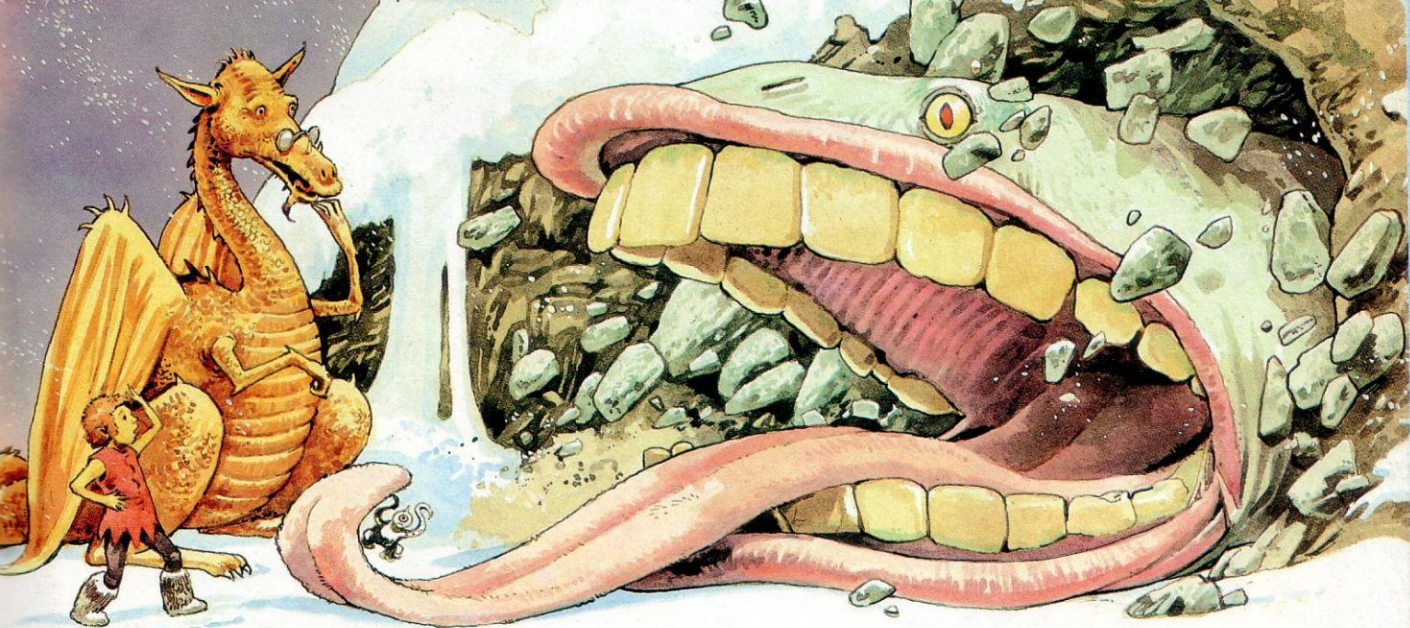
Au pays des ogres rouges, dans le village de Grogre, le petit ogre, tout le monde était bien malheureux ; la grande fête des ogres rouges, avec son festin au bout duquel tout le monde plongeait dans une montagne de gelée

de groseille, n'aurait sans doute pas lieu. Les ogres étaient malades ; ils avaient la varicelle du dragon, et il n'y aurait pas de fête s'ils n'étaient pas guéris. Grogre, lui, n'était pas malade car il était devenu un ogre doré, mais il était triste...

Bogre, le docteur du village, qui était malade lui aussi, groggelait : « Il me faudrait trois écailles de dragon rouge, deux dents de nador géant et cinq plumes d'oiseau à trois têtes. Sans cela, pas de médicament, pas de guérison et pas de fête ! — Moi, j'irai les chercher, s'écria Grogre, avec mon ami Zagon. — Bien, dit Bogre, je comptais sur toi, mais emmène le bébé Slurm et commence par le nador géant. — Pourquoi ? » demanda Grogre, mais Bogre ne répondit pas.



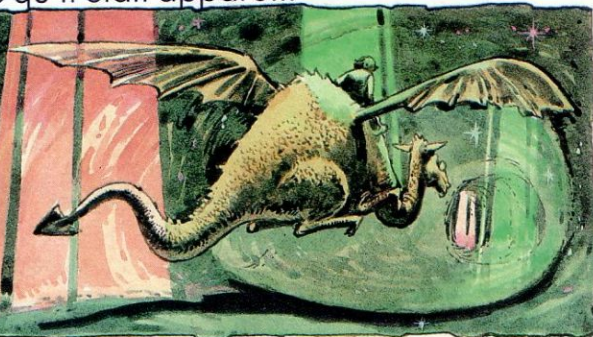
Le jour-même, Grogre et le bébé Slurm survolaient sur le dos de Zagon, le vieux dragon, les monts Pourpres où vivent les nadors géants. De drôles de nuages verts et rouges flottaient le long des pentes. « Ce sont les nadors, mon garçon, qui font cette poussière en croquant les montagnes », expliqua Zagon en se posant sur un rocher.



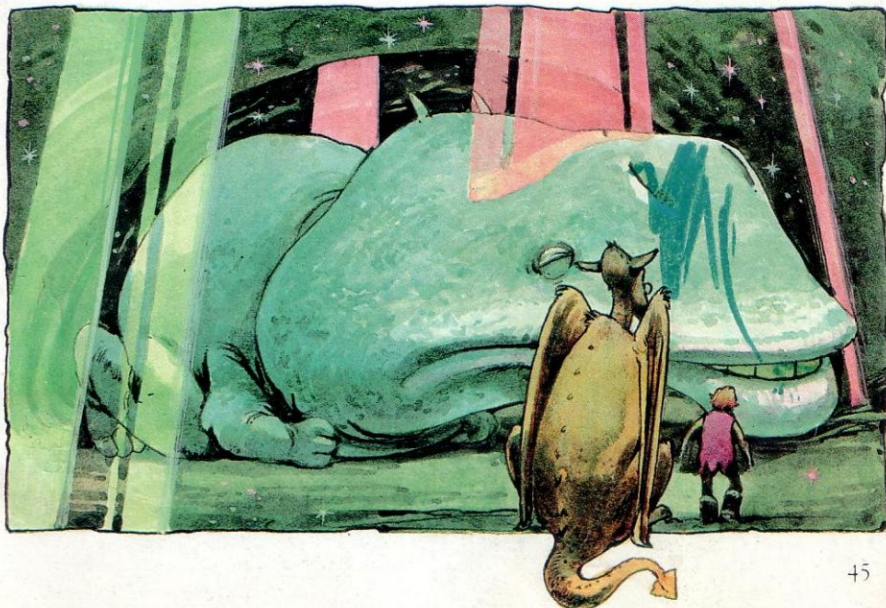
« Voyez-vous, reprit-il, les nadors se déplacent à toute vitesse à travers les montagnes, en croquant et mâchant les rochers. Mais rassurez-vous, on les entend arriver. » A cet instant, Grogre entendit un bruit lointain, un bruit qui se rapprochait...

Un bruit de mâchoires qui claquaient... Soudain, la montagne s'écroula, juste devant eux, et une bouche énorme apparut pleine de dents gigantesques. Une langue rose en sortit... qui avala le bébé Slurm ! Puis le nador disparut aussi vite qu'il était apparu...

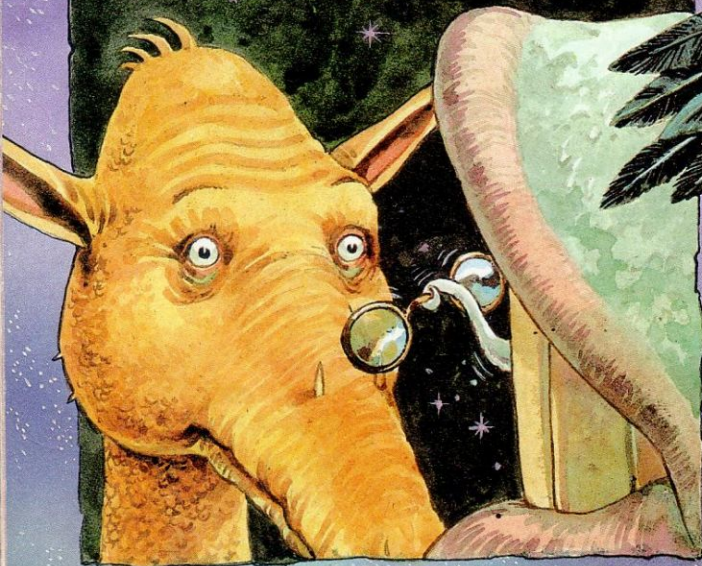
« Ne t'en fais pas, Grogre, nous le sauverons ! » dit Zagon. Tous deux s'engouffrèrent dans la montagne à la suite du nador, mais il était si rapide qu'ils le perdirent vite de vue dans l'obscurité.



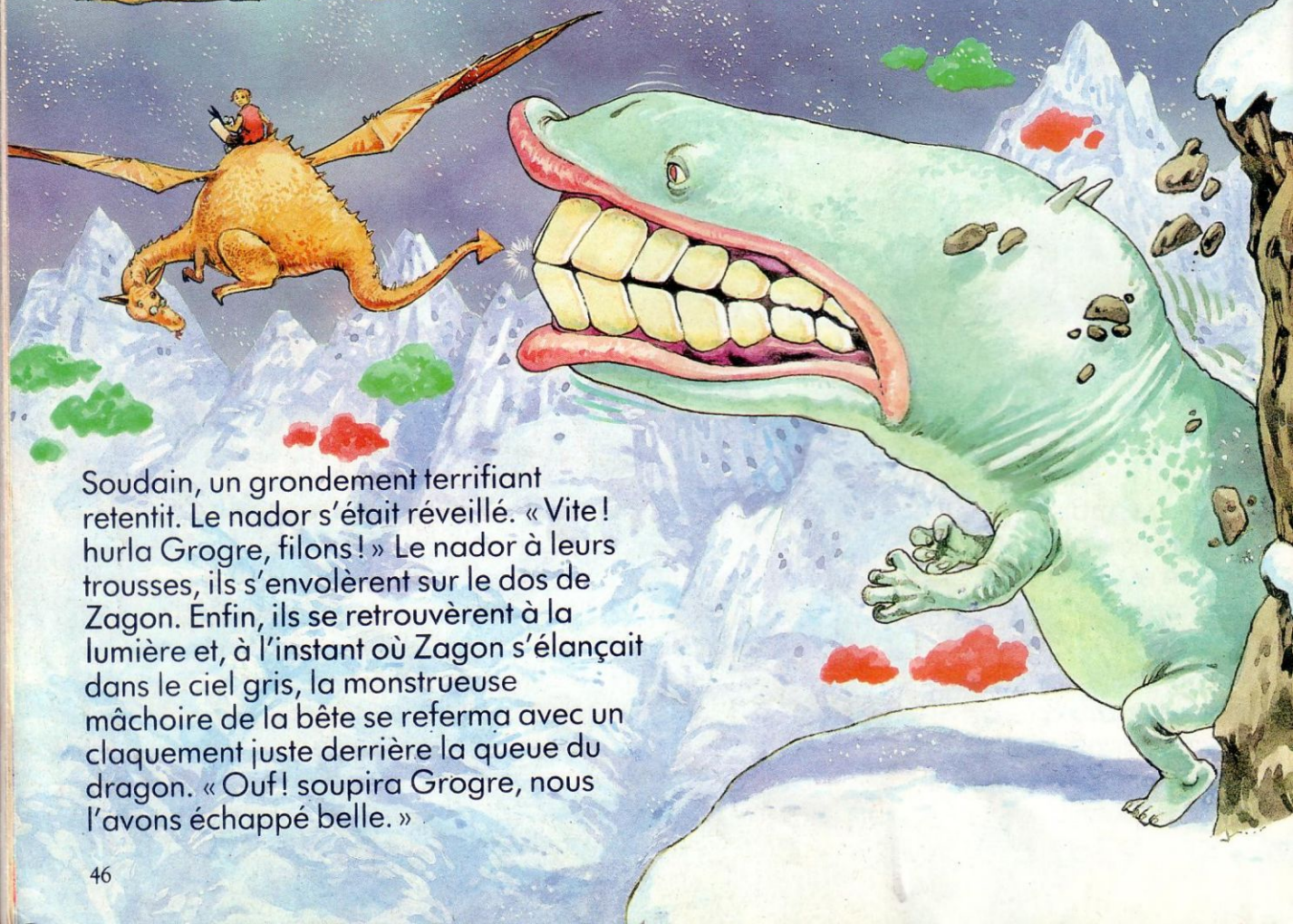
Grogre songeait tristement au bébé Slurm, à ses petits cris aigus, il lui semblait les entendre, mais... il les entendait vraiment ! Zagon et Grogre se précipitèrent dans la direction des cris et se retrouvèrent nez à nez avec le nador. Il avait l'air endormi, mais de petits cris s'échappaient de sa bouche !



« Ce n'est pas ce monstre qui fait ce drôle de bruit ! » s'exclama Zagon en ajustant ses lunettes. A cet instant, un petit tentacule blanc apparut et les lui attrapa !



Zagon sourit. « Slurm, tu es coquin ! » dit-il. A ces mots, le bébé sortit de la gueule du monstre. Il tenait dans ses tentacules trois écailles de dragon rouge, deux dents de nador et cinq plumes d'oiseau à trois têtes ! « Les nadors mangent n'importe quoi », expliqua Zagon.



Soudain, un grondement terrifiant retentit. Le nador s'était réveillé. « Vite ! hurla Grogre, filons ! » Le nador à leurs trousses, ils s'envolèrent sur le dos de Zagon. Enfin, ils se retrouvèrent à la lumière et, à l'instant où Zagon s'élançait dans le ciel gris, la monstrueuse mâchoire de la bête se referma avec un claquement juste derrière la queue du dragon. « Ouf ! soupira Grogre, nous l'avons échappé belle. »

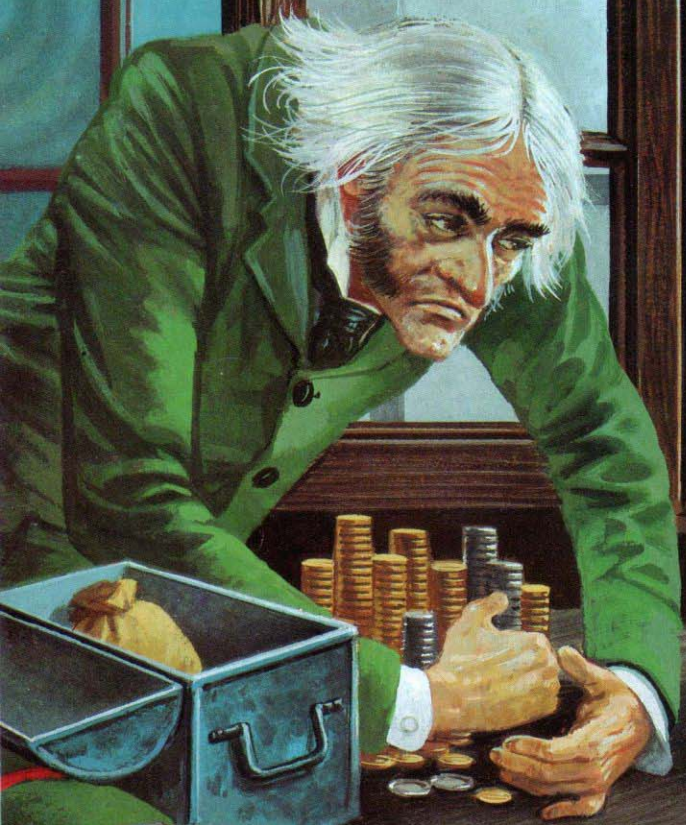
De retour au village, Bogre expliqua à Zagon et à Grogré que c'était l'aiguillon de Slurm qui avait endormi le nador. Puis il se mit vite au travail et prépara une potion pour soigner tout le village.



Ainsi, les ogres rouges guérirent et purent faire leur grande fête annuelle... Et à la fin du banquet, ce fut le bébé Slurm qui sauta le premier dans la gelée de groseille!



CANTIQUE DE NOËL



Max Lavare était mort, tout ce qu'il y a de plus mort. Et personne ne le regrettait, surtout pas son associé Paul Pingre. La seule chose que regrettait ce grippe-sou était le prix de son enterrement.

C'était un vieux prêteur, rapiat, avide, presque malhonnête, ce Paul Pingre ! Sa froide avarice lui faisait les yeux rouges et les lèvres bleues. Jamais personne ne l'arrêtait dans la rue pour lui dire :

« Comment vas-tu, mon cher Paul !
Quand viens-tu à la maison ? »

Mais ce vieil harpagon s'en moquait. Enfermé toute la journée dans son bureau, il comptait son argent et se disait souvent :

« Voilà ! tout m'appartient depuis que Max Lavare n'est plus ! »

En cette veille de Noël glacée, Paul Pingre était assis à son bureau. Un homme maigre, son employé, Jacques Gagne-Petit,

était perché sur un haut tabouret. Un seul morceau de charbon brûlait dans le foyer.

Il y eut un petit bruit contre la fenêtre, et une voix joyeuse chanta :

« Il est né le divin enfant

Jouez hautbois, résonnez musettes... »

« Fiche le camp ! » beugla Paul Pingre, si féroce ment que le chanteur se sauva en courant.

« Noël ! Bénie soit la fête de Noël ! soupira Jacques Gagne-Petit.

— Un mot de plus, et je te chasse ! rugit Paul Pingre. Je suppose que tu espères une journée de congé demain ?

— Si c'est possible, oui Monsieur ! dit l'employé en frottant ses mains glacées.

— C'est impossible ! Pourquoi te payerais-je une journée sans travail ? Noël ? Ce n'est qu'une fumisterie, je te le dis ! »

Au soir, Jacques Gagne-Petit courut chez lui et Paul Pingre marcha dans la nuit glacée, jusqu'à la maison où il vivait seul.

A la lumière d'une chandelle, il fit l'inspection des pièces, car il craignait les voleurs : personne sous la table ni sous le divan, ni sous le lit, ni dans la penderie, ni dans sa robe de chambre suspendue à la porte. Il l'enfila, mit ses pantoufles, son bonnet de nuit, et s'installa près d'un maigre feu pour manger sa soupe de gruau.

Soudain, le cordon de sonnette bougea légèrement. La cloche se mit à sonner doucement d'abord, puis de plus en plus fort. Paul Pingre lâcha sa cuiller...

Puis il y eut un bruit différent, un cliquetis, comme si quelqu'un traînait une lourde chaîne. Quelqu'un montait les marches de l'escalier. La porte s'ouvrit lentement...

C'était Max
Lavare lui-même !





si tu pouvais voir les lourdes chaînes qui t'attendent ! »

Le prêteur terrorisé fixait le fantôme.

« Je suis venu te prévenir, Paul. Cette nuit, tu auras la visite de trois Esprits... »

Paul Pingre essaya de lui crier :

« mensonges ! » mais il en fut incapable. Le fantôme recula vers la fenêtre et se dissipa dans la nuit sombre. Paul se coucha, mais il se tourna et se retourna longtemps avant de trouver le sommeil.

Le son caverneux de l'horloge sonnant une heure le réveilla soudain. Les lumières s'allumèrent dans la chambre, une main tira les rideaux de son lit. Paul Pingre se redressa, raide de peur — et se trouva face à un fantôme !

« Je suis l'Esprit des Noëls passés, dit-il d'une voix monocorde. De ton passé, Paul Pingre. Lève-toi, viens ! »

Le fantôme tira le vieux grippe-sou par la main. Ils traversèrent le mur et se trouvèrent dans un village...

« Ciel ! s'écria Paul Pingre. C'est ici que j'habitais quand j'étais un enfant ! »

Il avait l'air d'un fantôme. La chaîne enroulée autour de lui était faite de coffres, de clés et de cadenas.

« Comment vas-tu Paul Pingre ? » demanda-t-il.

Le grippe-sou sentit un froid mortel l'envahir.

« Que veux-tu de moi, Max ? Pourquoi... Pourquoi es-tu enchaîné ? »

Max Lavare poussa un cri épouvantable-et secoua ses chaînes.

« Je porte les chaînes que je me suis forgées durant toute ma vie. C'étaient les seules choses qui m'intéressaient, l'argent, rien que l'argent ! Oh Paul Pingre,





De joyeux écoliers jouaient dans la neige en criant gaiement « Joyeux Noël ! »

Mais quand le vieil avare jeta un regard dans l'école, il vit un petit garçon, tout seul, penché sur un livre...

« Personne ne l'aime, dit le fantôme. Il ne désire qu'une chose : faire fortune !

— Ce garçon, c'est moi ! gémit Paul, quand j'avais neuf ans ! »

Soudain ils se trouvèrent à l'intérieur d'une petite maison.

« J'y suis venu aussi ! s'écria Paul. La jeune fille sur le canapé, Ô Esprit ! Voyez comme elle est belle ! J'allais l'épouser, elle s'appelait Claire ! »

La jeune fille ne pouvait voir Paul ni le fantôme. Les yeux noyés de larmes, elle essayait d'écrire une lettre. Paul la lut par-dessus son épaule :

« ... Il y a quelque chose que vous aimez plus que moi, c'est l'argent. J'espère que vous ne m'oublierez pas quand vous serez riche. Adieu mon cher Paul.

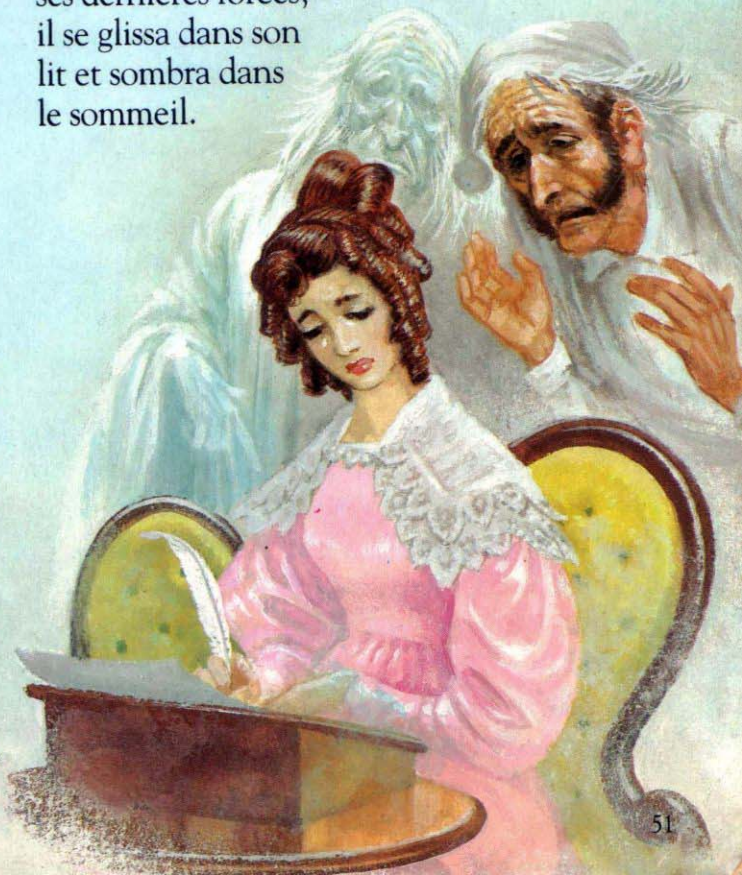
Votre Claire bien-aimée. »



« Ramène-moi à la maison, Esprit ! s'écria Paul. Je n'en peux plus ! »

A peine avait-il prononcé ces mots, que le vieil avare se retrouva dans sa propre chambre. Là où était apparu l'Esprit, une chandelle vacillait...

Paul Pingre était épuisé. Réunissant ses dernières forces, il se glissa dans son lit et sombra dans le sommeil.





Mais il avait à peine dormi qu'il entendit sonner deux heures. Un rai de lumière passa sous la porte et une voix l'appela :

« Viens, viens ici, Paul Pingre ! »

Un fantôme tout différent l'attendait, l'air jovial. Il était habillé d'un manteau vert bordé de fourrure, une couronne de houx sur la tête.

« Je suis l'Esprit du Noël présent ! dit-il. Touche mon manteau ! »

Les murs de la chambre s'effacèrent, la nuit disparut derrière eux. Ils se trouvaient dans une rue enneigée le matin de Noël. Les cloches des églises sonnaient, les gens endimanchés sortaient des maisons et se saluaient en disant « Joyeux Noël ! »

Le fantôme entraîna Paul Pingre chez les Gagne-Petit. Le déjeuner de Noël était

prêt. Il n'y avait qu'un pauvre plat de pommes de terre et une maigre petite oie. Jacques Gagne-Petit entra dans la pièce en portant son fils sur les épaules.

« Oh ! chuchota le vieil avare, mais cet enfant est infirme !

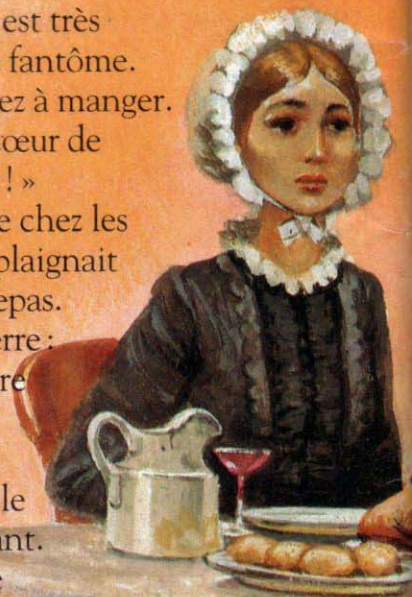
— La famille est très pauvre, expliqua le fantôme. Ce petit n'a pas assez à manger. Il va mourir, et le cœur de Jacques va se briser ! »

Mais personne chez les Gagne-Petit ne se plaignait de la pauvreté du repas. Jacques leva son verre :

« A Paul Pingre qui paie mes gages et permet ce repas !

— Que Dieu le bénisse ! » dit l'enfant.

Mais madame Gagne-Petit posa son verre.



« Paul Pingre ! Je ne boirai pas à la santé de ce grippe-sou sans cœur ! » dit-elle. Le visage de Paul Pingre s'affaissa. « Ramène-moi à la maison, je t'en prie ! » dit-il au fantôme, mais celui-ci avait déjà disparu...

Une horloge quelque part sonna trois heures et Paul Pingre vit venir vers lui comme un nuage de brume. Le vêtement noir de ce fantôme le recouvrait entièrement, excepté l'un de ses bras...

« Vous êtes l'Esprit des Noël's futurs, dit le prêtreur. Vous me faites peur ! »

L'Esprit ne répondit pas, mais lui indiqua un groupe d'hommes qui parlaient.

« Quand est-il mort ? disait l'un.

— Et qu'a-t-il fait de sa fortune ?

— Je n'en sais rien ! Mais il aura le moins cher des enterrements, d'ailleurs il n'y aura personne, Ah ! Ah ! Ah ! »

Paul Pingre tira le fantôme par la manche.

« De qui parlent-ils ? C'est terrible de se moquer ainsi d'un mort ! »



Au lieu de répondre, le fantôme montra le cimetière, et Paul Pingre avança en tremblant vers une nouvelle tombe. Deux mots seulement étaient gravés sur la simple pierre :

PAUL PINGRE

« Esprit ! non ! non ! cria-t-il en s'agrippant au fantôme. Je vais changer, je vais changer ! »

Il empoigna cette main, cette terrible main qui l'accusait. Il s'y cramponna, bien qu'elle soit dure et froide...

Paul Pingre se réveilla alors. Il serrait un montant de son lit. C'était son lit, et sa chambre. Mieux encore, il était bien vivant, et c'était le matin.



« Je ne sais pas par où commencer ? se dit Paul Pingre, riant et pleurant en même temps. Je ne sais même pas quel jour nous sommes... »

Il courut vers la fenêtre, l'ouvrit et interpella un enfant dans la rue.

« Quel jour sommes-nous aujourd'hui, petit ?

— Mais, le jour de Noël, Monsieur !

— C'est Noël ! Il est donc encore temps, jubila Paul. Eh, mon garçon, tu connais la boucherie, a-t-elle vendu cette dinde primée, exposée en devanture ?

— Quoi ? Celle qui est presque aussi grosse que moi ? Non, Monsieur, elle y est encore !

— Tant mieux ! Cours l'acheter et porte-la immédiatement chez Jacques Gagne-Petit en prenant une voiture. Mais surtout, ne dis pas qui t'envoie. Si tu te dépêches, je te donnerai une pièce d'or ! »

Puis Paul revêtit ses plus beaux vêtements et arpena les rues en disant très fort à tous ceux qu'il rencontrait :

« Joyeux Noël à tous ! »

Et chaque fois qu'il croisait un client qui lui devait de l'argent, il disait :



« Ne t'en fais pas pour ça, oublie ta dette et passe un bon Noël ! »

Il fut en avance au bureau le lendemain matin. Il voulait y être avant son employé. Celui-ci arriva avec deux minutes de retard.

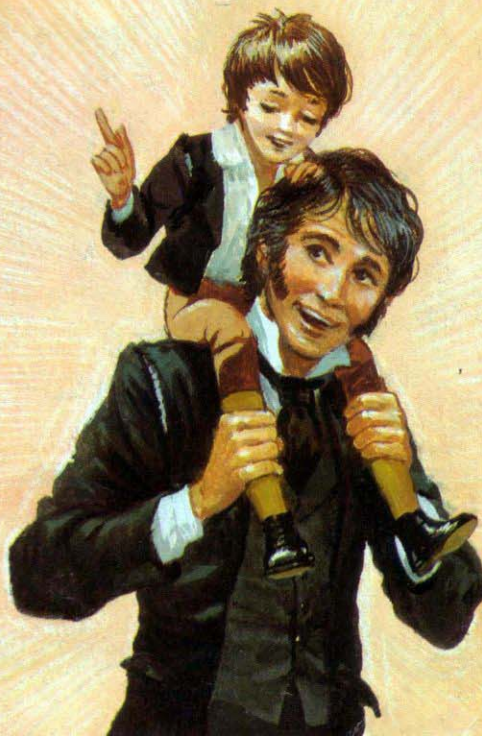
« Qui te permet d'arriver à une heure pareille ? gronda Paul Pingre.

— Je suis vraiment désolé, monsieur Pingre, dit Jacques Gagne-Petit, terrifié à l'idée de perdre son emploi. J'ai eu un Noël si étonnant... Il m'est arrivé une chose vraiment fabuleuse... Je vous promets que cela ne se renouvellera jamais, mais si je vous racontais ce qui s'est passé, vous ne le croiriez pas vous-même... »

Mais l'ancien avare se leva, envoya une bourrade amicale à son employé qui chancela presque et lui déclara en changeant de ton :

« J'ai décidé d'augmenter ton salaire et de diminuer tes heures de travail ! Joyeux Noël, Jacques ! Ranime le feu et viens dans mon bureau. Tu me diras ce que je peux faire pour aider ta famille ! »

Le petit infirme ne mourut pas, mais guérit. Aucun fantôme ne revint jamais voir Paul... Et par la suite, chacun pensa que personne ne savait célébrer Noël aussi bien que l'ancien avare.



IL EST NÉ LE DIVIN ENFANT

Il est né le divin enfant
Jouez hautbois, résonnez musettes,
Il est né le divin enfant,
Chantons tous son avènement.

Depuis plus de quatre mille ans
Nous le promettaient les prophètes,
Depuis plus de quatre mille ans
Nous attendions cet heureux temps...

Refrain

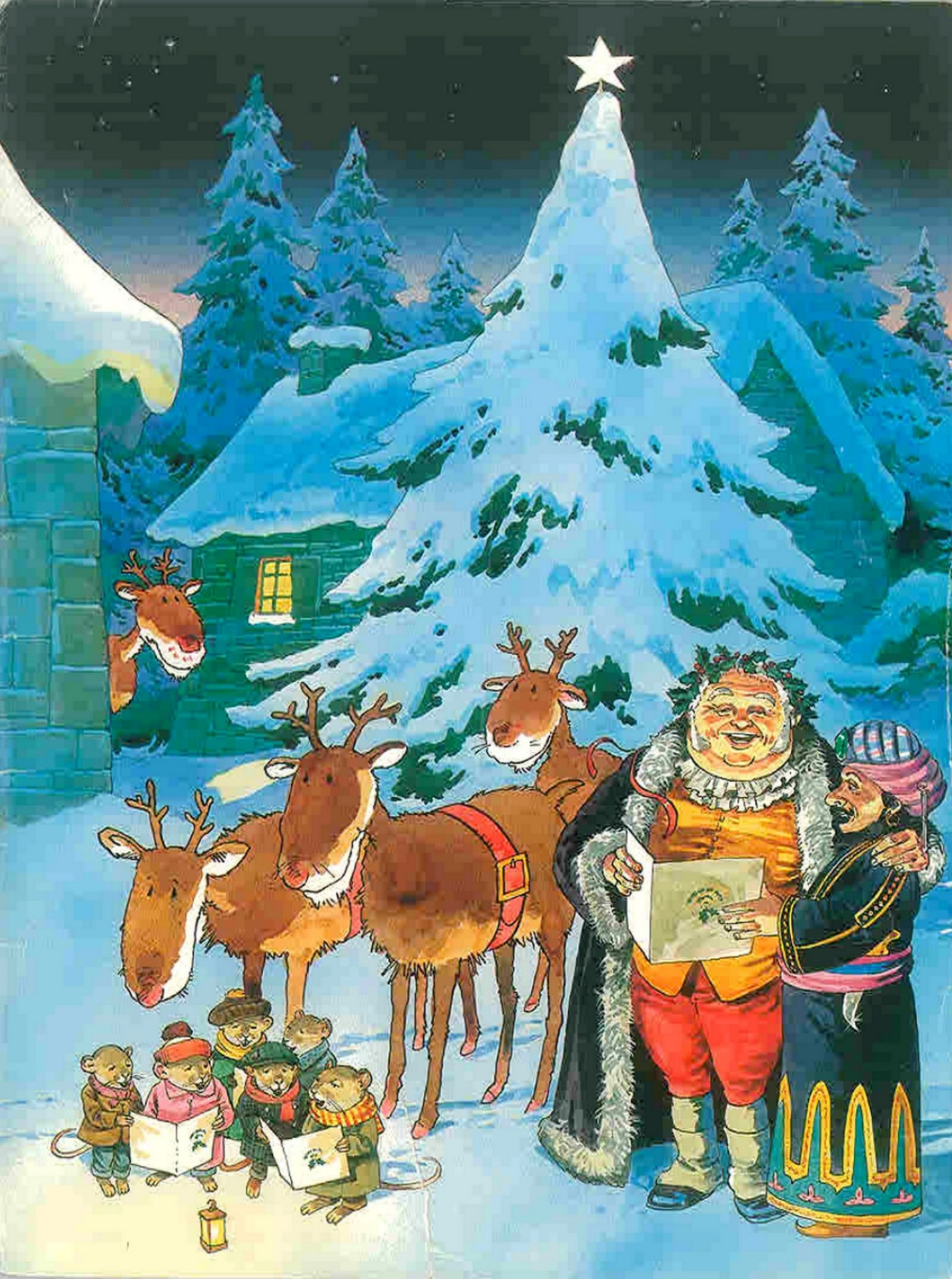
Une étable est son logement,
Un peu de paille est sa couchette,
Une étable est son logement,
Pour un Dieu quel abaissement !

Refrain

Ô Jésus, Ô Roi tout puissant,
Tout petit enfant que vous êtes,
Ô Jésus, Ô Roi tout puissant,
Régnez sur nous entièrement...

Il est né le divin enfant
Jour de fête aujourd'hui sur terre,
Il est né le divin enfant,
Chantons tous son avènement.





DANS

Une sélection des plus belles histoires de Noël pour enfants

RACONTE-MOI

des histoires de Noël

GOBBOLINO et son ami, le petit cheval, vivent une drôle d'aventure pour Noël. Heureusement tout finit par s'arranger.

MINUS, le petit satellite, résout l'énigme du vaisseau spatial inconnu

HENRI VATAPARI part faire fortune. En chemin, il rencontre un chat qui va partager ses aventures

THÉO, la taupe et **ISIDORE**, le rat d'eau, passent une soirée de Noël imprévue

Un magnifique conte de Dickens :
CANTIQUE DE NOËL

Et aussi

LE PÈRE NOËL EN AUSTRALIE

LE BON ROI WENCESLAS

LE CONTE DU PETIT SAPIN

LE GÂTEAU DES FÉES

GROGRE ET LE NADOR GÉANT

et deux beaux chants de Noël

